

(27)

DIALOGUES
RAISONNÉS
D'HORTENCE & DE JULIE,
SUR LES
PRINCIPES FONDAMENTAUX
DE LA SAGESSE,
O'U
PHILOSOPHIE MORALE,
& AUTRES SUJETS
ÉGALEMENT PROPRES À FORMER
LE CŒUR & L'ESPRIT.

À l'Usage des JEUNES DEMOISELLES.

Dédiés (par Permission) à LADY CHARLOTTE FINCH.

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.

PHÆDRUS.

PAR
Mademoiselle CACOUAULT DE LA MIMARDIÈRE,
AUTEUR de La MYTHOLOGIE des JEUNES DEMOI-
SELLES, & de L'ENCYCLOPÉDIE des DAMES.

A LONDRES:

M.DCC.LXXXV.



A

Lady CHARLOTTE FINCH.

MADAME,

L'OUVRAGE qui a aujourd'hui l'avantage de voir le jour sous vos auspices ne peut manquer d'être favorablement accueilli du Public, pour peu qu'il ait celui de vous plaire, & de vous paroître utile à l'instruction des jeunes Demoiselles, pour lesquelles il est destiné.

Le goût de la littérature, l'amour des belles connoissances, joint au désir d'accélérer leur pro-

grès, vous plaçant avec distinction parmi ces protectrices illustres que les lettres réclament ; qui peut mieux que vous, Madame, prétendre aux hommages de ceux qui les cultivent ! Choisie par une grande Reine, qui est à juste titre l'idole de son peuple, pour présider à l'éducation des Princesses ses filles, vous avez fait voir, combien ce choix étoit juste ; oui, Madame, permettez-moi de le dire, un mérite aussi éminent que le votre ne pouvoit manquer de vous attirer l'estime & l'admiration d'une Princesse aussi éclairée que la Reine de la Grande-Bretagne.

J'aurai rempli le but que je me suis toujours proposé dans toutes
mes

mes productions, si celle-ci par-
vient à inspirer l'amour de la ver-
tu & des bonnes mœurs.

J'ai l'honneur d'être, avec la
plus parfaite reconnoissance, & le
plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble &
très-obéissante servante,

ELISABETH CACOUAULT
DE LA MIMARDIERE,

LISTE ALPHABETIQUE

D E

MM. LES SOUSCRIPTEURS.

A NCASTRE, la Duchesse d'
 Argyll, la Duchesse d'
 Abington, la Comtesse d'
 Albemarle, la Comtesse d'
 Allen, Mrs.
 Bertie, Lady Mary
 Buccleugh, la Duchesse de
 Beauchamp, Lady
 Barton, Mrs.
 Bolton, Mrs.
 Barnoin, Miss
 Cornwall, Lady
 Clive, Lady
 Cadogan, Lady
 Carlisle, Lady
 Cavendish, Lady Geo.
 Cavendish, Lord John
 Crauford, Mr.

Cope,

Cope, Lady
 Chowd, Miss
 Devonshire, la Duchesse de
 Douglas, Mrs.
 De Broke, Lady Willoughby
 Dering, Lady
 Duncannon, Lady
 Fleming, Lady Diana
 Fielding, Miss Sophia
 Franklen, Mr. Tho.
 Grafton, la Duchesse de
 Grignon, Miss
 Grignon, Miss Mary
 Grellier, Mrs.
 Green, Mrs.
 Harcourt, Lady
 Hockley, Mrs.
 Hunter, Miss
 Jansen, Mr.
 Jones, Miss Mary
 Lowther, Lady Mary
 Longham, Lady
 Marlborough, la Duchesse de
 Maynard,

Maynard, Lady
 Montague, Mrs.
 Martin, Mrs.
 North, Lady
 North, Mrs.
 Oleirs, Miss
 Porten, Lady
 Paget, Lady
 Payne, Lady
 Pelham, the Hon. Miss
 Rickard, Miss
 Rutland, la Duchesse de
 Roach, Mrs.
 Randall, Mrs.
 Roubell, Mrs.
 Style, Lady
 Stevenson, Mrs.
 Spencer, Lady
 Taynton, Mr. Nath.
 Townshend, Lady Ann
 Waldegrave, Lady Elizabeth
 Walsingham, Lady
 Warren, Miss

A V I S

A U X

L E C T E U R S.

QUOIQUE cet Ouvrage soit destiné pour l'instruction des jeunes demoiselles, il peut-être également utile aux personnes d'un âge plus avancé.

On a préféré de faire intervenir, pour interlocuteurs dans ces dialogues, deux jeunes dames, sous les noms d'Hortence & de Julie.

Hortence est censée avoir reçu une éducation accomplie, & elle réunissoit dans sa personne, avec les grâces du corps, tous les avantages de l'esprit & du cœur—elle étoit née philosophe.

La

La nature, la naissance, & l'éducation, avoient aussi mis dans l'ame de Julie les plus nobles sentimens : elle ne voyoit rien de plus digne d'elle que de se connoître soi-même, & tout ce qui l'environne.

Enfin, ces deux aimables personnes s'étant liées ensemble d'une étroite amitié, elles résolurent de s'entretenir sur la philosophie morale, & autres sujets dignes de leur contemplation.

T A B L E
D E S
D I A L O G U E S.

Dialogue	Page
I ^{ier} . <i>Sur la Grandeur de Dieu dans les Ouvrages de la Nature</i>	I
II ^d . <i>Sur la Connoissance de Soi-même</i>	II
III ^{ieme} . <i>De l'Esprit</i>	15
IV ^{ieme} . <i>De la Raison</i>	21
V ^{ieme} . <i>Du Jugement</i>	27
VI ^{ieme} . <i>De la Volonté</i>	33
VII ^{ieme} . <i>Des Passions</i>	37
VIII ^{ieme} . <i>Des Foiblesses</i>	42
IX ^{ieme} . <i>De l'Orgueil</i>	47
X ^{ieme} . <i>De l'Humilité</i>	52
XI ^{ieme} . <i>De l'Avarice</i>	55
XII ^{ieme} . <i>De la Libéralité</i>	60
XIII ^{ieme} . <i>De l'Envie</i>	67
Q I	Dialogue

Dialogue		Page
XIV ^{ieme.}	<i>De la Pitié</i>	75
XV ^{ieme.}	<i>De la Modération</i>	79
XVI ^{ieme.}	<i>De la Chasteté</i>	84
XVII ^{ieme.}	<i>De la Perfidie</i>	90
XVIII ^{ieme.}	<i>De la Bonté</i>	94
XIX ^{ieme.}	<i>De la Modestie</i>	100
XX ^{ieme.}	<i>De la Douceur</i>	104
XXI ^{ieme.}	<i>De la Vertu</i>	108
XXII ^{ieme.}	<i>De la Structure de l'Univers</i>	113
XXIII ^{ieme.}	<i>Des Planètes</i>	118
XXIV ^{ieme.}	<i>Du Soleil & des E- toiles fixés</i>	125
XXV ^{ieme.}	<i>Sur les Abeilles & le Ver-à-Soie</i>	132

DIALOGUES RAISONNÉS.

PREMIER DIALOGUE.

*Sur la Grandeur de Dieu dans les
Ouvrages de la Nature.*

HORTENCÉ.

HE' bien, Julie ! je m'apperçois que
votre goût vous fait pencher du
côté de la philosophie morale ; j'en suis
enchantée, & je dois à ce penchant
l'estime, la confiance, & l'amitié, dont
vous voulez bien m'honorer : je m'y

B préterai

prêterai volontiers, & je trouverai toujours du plaisir à vous en faire.

JULIE.

Rien de plus généreux, ma chère, que de trouver son plaisir à faire celui des autres : cela me fait espérer que vous aurez quelque satisfaction à m'éclairer de vos lumières.

HORTENCE.

Le plaisir qui a pour but la connoissance de la sagesse, vaut seul, à mon avis, tous les autres ensemble.

JULIE.

L'harmonie constante & admirable que j'apperçois dans la structure de ce vaste univers, a quelque chose de merveilleux pour moi ; tout y brille d'une beauté majestueuse ; tout y dévoile une magnificence infinie.

HORTENCE.

L'esprit humain est trop borné ; ma chère Julie, pour pouvoir parvenir à

la

la connoissance de tant de merveilles. La grandeur de l'Etre Suprême se manifeste d'une maniere bien digne de sa puissance & de sa sagesse.

Le plus petit insecte déploie à l'œil étonné les trésors d'une intelligence suprême, qui, par des moyens aussi simples que sûrs, conduit tout aux fins qu'elle s'est proposée.

En vain le philosophe impie voudroit me persuader, que tant de merveilles ne sont que l'effet du hazard ; les systèmes de son imagination téméraire ne pourront jamais me soustraire à la connoissance d'un Dieu Créateur, dont la sagesse éclate dans tous ses ouvrages d'une maniere si admirable.

Ces vastes corps, qui roulent au-dessus de nos têtes, & dont nous admirons l'éclat, l'équilibre, & les mouvemens si réguliers ; cette profusion d'étoiles ; ces feux purs, que

nous voyons étinceller dans un sombre
asur.

La diversité qu'on apperçoit dans
les plantes, dans les animaux, dans la
vicissitude des saisons ; sa libéralité
dans les trésors de la terre ; sa provi-
dence dans ces vastes campagnes revê-
tuës de riches moissons ; sa grandeur
dans ces abîmes d'air & d'eau, dans
cette voûte immense des cieux.

Les élémens féconds en prodiges :
les pluïes, les neiges, les grêles, les
tonnerres : tout a reçu du Créateur
une force, une action puissante, pour
la manifestation de sa gloire.

Les arbres & les plantes, les mé-
taux & les animaux, publient à leur
manière ses grandeurs & ses bontés ;
& ils nous annoncent qu'ils n'ont été
tirés du néant, que pour révéler à des
créatures plus heureuses l'infinité de
ses perfections.

L'homme,

L'homme, qui est le chef-d'œuvre de sa puissance, & qui est le seul, d'entre les animaux, qui ait érigé des temples à l'Eternel, devoit donc se porter continuellement vers son principe, & être attiré, comme vers son centre & son unique but.

JULIE.

Mais, ma chère, l'homme n'est-il pas libre sur le choix des biens créés tels & déterminés, & sur celui des différentes voyes qui peuvent le conduire à leur possession ?

HORTENCE.

Oui, ma chère, il est véritablement libre ; & pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que réfléchir sur la nature des biens créés, sur celle du cœur humain, & sur les sentimens intérieurs, qui nous annoncent, d'une manière si claire, le don précieux de la liberté dont nous jouissons.

B 3

JULIE.

JULIE.

Mais si d'un côté les créatures présentent à l'esprit du philosophe des beautés & des rapports qui le frappent d'admiration, de l'autre elles n'offrent rien au cœur humain qui puisse le remplir.

Il n'y en a aucune qui ne soit parfaite en son genre, & qui ne se rapporte d'abord à une fin très bonne ; & en dernier lieu à la meilleure de toutes, à Dieu même.

HORTENCE.

Ce que vous dites-là, ma chère, est très vrai ; mais ces créatures sont tirées du néant, & par cette raison n'étant que vuide, privation, & limites ; elles n'ont aucune proportion avec des désirs de plénitude, de jouissance : pour ne parler que de celles qui enflamment le plus les hommes, telles que sont les richesses, les honneurs, & les plaisirs.

Les

Les richesses ne sont données à celui qui les possède que comme un dépôt, qui lui est confié pour en faire un bon usage, & pour pourvoir aux besoins des infortunés ses semblables. Les dignités ne sont données à celui qui en est revêtu que pour le porter à devenir le père de l'orphelin, l'époux de la veuve affligée, l'appui du foible, le bouclier de l'innocence persécutée : & si les rois sont regardés comme des Dieux sur la terre, par la grandeur qui les environne, ils doivent l'être plus véritablement, par la ressemblance avec cet Etre Suprême, qui ne dédaigne pas de rendre les ouvrages de ses mains participants de sa gloire.

Celui dont le cœur est avide de plaisirs, s'il veut en goûter les douceurs qu'il n'en jouisse, ou plutôt qu'il n'en use qu'avec mesure, & lorsque

les loix de la nature & de la grace lui permettent ; qu'il ne s'y repose pas, ils ne sont que l'ombre du bonheur : Dieu seul en est la réalité, la source, & la fin.

JULIE.

Mais, ma chère, vous savez que le bonheur de l'homme n'est pas toujours où il le cherche.

Il ne se trompe jamais dans ses desirs, mais seulement sur leur objet. Il veut toujours être heureux ; cependant combien de fois ne trouve-t-il que peine & amertume, où il ne cherchoit que plaisir & douceur ?

HORTENCE.

Ce que vous dites est vrai ; mais il faut que vous sachiez que tout ce qui existe peut être considéré sur le double rapport du bien ou du mal ; & ce bien ou ce mal est ou réel ou apparent.

Pour

Pour enflamer notre cœur l'apparence du bien suffit : mais la réalité seule peut le satisfaire pleinement. En poursuivant donc la jouissance des créatures, qui loin d'être la réalité du bonheur, n'en font tout au plus que l'ombre, l'homme peut s'en amuser quelques momens ; mais bientôt après il se voit isolé, vuide, & dénué de tout : lorsque ces mêmes créatures viennent à se découvrir du côté peu avantageux que l'illusion cesse, & que toute leur laideur est au grand jour, alors il est véritablement malheureux ; son erreur le désespère, sa prétendue félicité s'évanouit, il ne lui reste qu'un souvenir inutile, & d'éternels remords.

Je vais terminer cet entretien par vous dire, que l'homme ayant reçu de l'Etre Suprême une impulsion nécessaire vers son bien-être en général, & ne pouvant parfaitement être heureux par la possession d'aucun bien tel &

déterminé : il est vraiment libre sur le choix des biens créés en particulier ; & que les répugnances qu'il éprouve dans l'exercice de sa liberté, sont pour lui des occasions de vertu ; comme son erreur sur le véritable objet de ses desirs, est une source de vices.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire, ma chère, sur cette matière. Venez demain à mon cabinet ; je continuerai avec plaisir ce que je souhaite que vous écoutiez avec profit. Je vous donnerai des idées sur la connoissance de soi-même, qui est le premier principe de la sagesse.

SECOND DIALOGUE.

*De la Connoissance de soi-même, premier
Principe de la Sagesse.*

JULIE.

MA chère Hortence, vous me fîtes l'amitié de me dire, dans notre dernier entretien, que vous me donneriez des notions sur la connoissance de soi-même. Je suis prête à vous écouter, avec toute l'attention possible à cet égard.

HORTENCE.

Je suis charmée, Julie, de votre avidité à vouloir connoître ce qui conduit à la vertu & au bonheur. Le premier principe de la sagesse nous enseigne à se connoître soi-même ; & cette connoissance nous fraye le chemin à toute sortes de vertus, seul &

véritable moyen de parvenir au bonheur.

La sagesse est, suivant les anciens philosophes, la connoissance des choses divines & humaines, & de ce qui constitue leur nature.

Un homme qui mépriseroit cette étude, je ne conçois pas ce qu'il pourroit aimer.

Car si vous cherchez l'utile & l'agréable, peut-on rien comparer à une sorte d'étude, qui ne tend qu'à nous rendre honnêtes & heureux.

C'est la philosophie qui nous enseigne les vrais principes d'une probité constante & solide.

Pour apprendre donc à connoître la vertu, à quelle autre école iroit-on, qu'à celle de la philosophie ?

JULIE.

Mais, ma chère, quelle route faut-il tenir pour arriver à la profondeur de cette science ?

H O R.

H O R T E N C E.

Il faut placer notre bonheur & notre perfection dans l'amour de la vertu, & dans nos devoirs.

Il faut encore faire en sorte de vivre avec les autres hommes de maniere à leur imprimer des sentimens de bienveillance, & tâcher d'en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble, & de chagrin.

Pour comprendre ces choses, il n'est pas nécessaire de s'élever jusqu'aux cieux, ni de percer dans les abîmes ; elles sont aussi faciles à saisir que les principes des arts les plus communs : pour cela il ne faut que réfléchir sur soi-même, & ouvrir les yeux sur ce qui se présente à nous journellement.

J U L I E.

Mais, ma bonne amie, pour parvenir à la connoissance de soi-même, ne doit-on pas avoir des principes de religion ?

H O R-

H O R T E N C E.

Il ne faut pas en douter, ma chère. La morale qui a la religion pour fondement, a des principes certains, qui suivent toujours le flambeau de la vérité, étant soutenue par des motifs très-puissans, & des exemples parfaits. Enfin, Julie, c'est la religion qui nous apprend que la vertu est un don de l'Etre Suprême, qui est l'auteur de tout bien ; & cette vertu consiste dans l'accomplissement de tous nos devoirs, soit envers Dieu ou envers les hommes. —Voici l'heure d'aller souper. Demain je vous entretiendrai sur l'ésprit. Adieu !

TROISIEME DIALOGUE.

De l'Esprit.

JULIE.

BON jour, ma chère Hortence !
comment vous portez vous ce
matin ? Je suis venue de bonne heure,
afin de profiter plus long-tems de vo-
tre entretien sur l'esprit.

HORTENCE.

Je suis fort aise de vous voir, Julie.
Vous savez que je suis toujours prête
à m'acquitter de ma promesse à votre
égard : rien ne me fait plus de plai-
sir que de vous communiquer mes
idées.

Les philosophes donnent plusieurs
définitions sur ce mot esprit.

Pour

Pour vous en donner une idée juste & précise, il faut considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser (& l'esprit n'est en ce sens que l'assemblage des pensées d'un homme); ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir donc ce que c'est que l'esprit pris dans cette dernière signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou deux puissances passives, dont l'existence est généralement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes, que font sur nous les objets extérieurs: on la nomme sensibilité physique.

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite
sur

sur nous : on l'appelle mémoire ; & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie.

Voilà la définition qu'un savant auteur a donnée de l'esprit :—l'esprit influé sur le cœur, & le cœur sur l'esprit.

La justesse de l'esprit, & la droiture du cœur, se soutiennent & se perfectionnent réciproquement. Avec un bon esprit, & un sens droit, on n'est pas loin d'être honnête homme.

JULIE.

Mais, ma chère, les personnes qui ont beaucoup d'esprit ne doivent-elles pas témoigner beaucoup de bonté aux autres ? Car avoir tant d'esprit n'est pas souvent une qualité aimable ; c'est un moyen, au contraire, de nous attirer l'envie ou la haine, au lieu de l'affection.

HORTENCE.

Pour éviter ce désagrément, il faut
faire

faire en sorte que la principale qualité qui éclate en nous soit la bonté; & qu'elle ne blesse point l'amour propre des autres.

A quoi sert l'esprit, si on est insouffrant, fier, & dédaigneux ?

On se fait des ennemis de ceux à qui l'on veut faire sentir la supériorité de son génie.

Le véritable esprit vient de la raison; ou, pour mieux dire, c'est la raison & le bon sens même, qui donne à nos idées la justesse & la précision qu'elles doivent avoir pour plaire.

Ce n'est pas un avantage, mais un malheur, & pour autrui & pour soi, d'avoir de l'esprit & des talens, si l'on n'a pas les qualités nécessaires pour en bien user.

Un homme d'esprit ne sauroit avoir trop d'attention à la manière de se conduire avec le commun des hommes. C'est à se faire aimer qu'il doit principalement

palemment employer & les dons de la nature, & les fruits de l'étude. Il ne faut jamais s'enorgueillir de ces talens, ce feroit les avilir.

Bornez vous donc à l'ésprit que vous avez, & n'ambitionnez pas en avoir d'avantage.

L'affectation ne sauroit remplacer ce qui nous manque : elle gâte, au contraire, le peu que nous avons.

Enfin, la dernière perfection de l'ésprit humain est de bien connoître ses foibleffes, sa vanité, & sa misère : moins on a d'ésprit, plus on s'éloigne de cette connoissance. Il n'y a point d'ésprit où il n'y a point de raison ; & il n'y a point de raison où il n'y a point de solidité, ni d'exactitude.

Ainsi toutes les pensées qui brillent d'abord, mais qui s'évanouissent quand on les approfondit, ne méritent que du mépris. Le goût du bel ésprit rend paresseux & ignorant : un petit
écrit

écrit ingénieux trouve plus de lecteurs qu'un long ouvrage, quelque excellent qu'il soit. Mais le bon usage de l'esprit & des talens est encore plus rare que l'esprit & les talens mêmes. Un homme d'esprit n'est pas toujours aimé, & souvent c'est sa faute; car on peut beaucoup déplaire, avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à le faire valoir au dépend des autres.

Adieu, ma chère! Demain je vous entretiendrai de cette belle prérogative de l'homme qu'on appelle raison.

QUATRIEME DIALOGUE.

De la Raison.

H O R T E N C E.

VOUS venez un peu tard, Julie.
Avez vous médité sur ce que
j'eus le plaisir de vous dire hier ?

J U L I E.

Oui, ma chère, j'ai médité ; & ce
n'est pas sans fruit. J'ai trouvé votre
narration sur l'esprit si belle & si in-
structive, que je l'ai passée & repassée
dans mon esprit tant de fois, que je la
fais toute par cœur.

H O R T E N C E.

Je suis charmée, Julie, que mes nar-
rations vous plaisent. Cela me prouve
votre goût décidé pour la philosophie
morale : je vais donc continuer à vous
entretenir sur cette science ; & je vous
parlerai

parlerai aujourd'hui de la raison, qui est la plus belle prérogative que l'homme puisse avoir.

La raison est l'entendement perfectionné & considéré, comme ayant actuellement des principes qui lui font connoître & discerner le vrai & l'utile.

La raison tient donc aux sens, par le ministère desquels elle est informée de tout ce qui a rapport à la vie à laquelle elle préside.

Cette raison est assujettie à un corps, dont les organes ne lui ont pas été donnés pour contempler, mais pour travailler, pour agir, pour s'exercer à toutes sortes de biens : voilà sa fin.

Le voyageur n'a pas besoin de connoître à fond la nature de la terre sur laquelle il marche, ni celle de la rivière qu'il voit le long de son chemin : il n'est question pour lui, que de suivre l'un & d'éviter l'autre ; autrement il iroit d'objet en objet, & son voyage

voyage ne se feroit point : c'est l'image de notre vie.

JULIE.

Suivant la définition que vous m'avez donné, ma chère, de la raison, on peut la regarder comme une lumière de l'ame, qui lui fait appercevoir les choses telles qu'elles sont.

HORTENCE.

La raison, regardée sous ce point de vue, est positivement ce qui nous distingue des brutes.

Chez l'homme la raison n'est pas, comme dans les animaux, une impression d'adresse & de force, pour produire une certaine opération uniforme par des organes. Elle est dans l'homme un principe active & fécond, qui connoit, & qui voudroit sans fin augmenter ses connoissances ; qui délibère, qui veut, qui choisit avec liberté, qui crée (pour ainsi dire) tous les jours de nouveaux ouvrages.

La

La raison fait bien plus, elle fait connoître à l'homme la beauté de l'ordre ; en sorte que l'homme peut aimer cet ordre, le goûter, & le mettre dans tout ce qu'il fait ; il peut imiter la Divinité même, & sa raison fait de lui l'image de cet Etre Suprême sur la terre.

A des avantages si précieux, la raison joint des droits qui l'ennoblissent encore plus : elle est le centre des ouvrages de Dieu sur la terre ; elle en est la fin ; elle en fait l'harmonie.

Otons pour un moment la raison de dessus la terre, & supposons que l'homme n'est point : dès lors la terre est aveugle, & n'a pas besoin de la lumière du soleil ; avec la chaleur de ce bel astre, les pluies, & la rosée feront germer les semences, & couvriront, si l'on veut, les campagnes de moissons & de fruits ; mais ce sont des richesses perdues ; il n'y

n'y a personne pour les recueillir, ni les consommer. Les différentes qualités & propriétés des animaux deviennent inutiles : c'est en vain que le cheval & le bœuf ont reçu des forces qui les mettent en état de trainer ou de porter les plus lourds fardeaux : l'inutilité & la contradiction se trouve répandues par tout.

Rendez l'homme à la nature, remettez la raison sur la terre : aussitôt l'intelligence, les rapports, l'unité, règnent par tout ; l'homme rapproche tous les êtres, ils tendent tous à lui ; sa présence forme un tout de tant de parties différentes : enfin, par sa raison, l'homme est non seulement le centre des créatures qui l'entourent, mais il en est encore le ministre & l'interprète de leur connoissance ; c'est par sa bouche qu'elles acquittent le tribut de louanges, qu'elles doivent à celui qui les a faites.

Les animaux ne connoissent point celui qui les habille & les nourrit ; le soleil ignore même son auteur : la raison seule le connoit.

Placée entre Dieu & les créatures insensibles, elle fait qu'en jouissant de celles-ci, elle est chargée, envers la Divinité, de l'action de grace, de louange, & d'amour.

Sans la raison toute la nature est muette ; par elle, toutes les créatures publient la gloire de leur Auteur.

Je pourrois m'étendre infiniment au delà sur cette matiere ; mais il me semble que ce que je vous en ai dit suffit pour vous en donner une idée claire.

A notre première entrevue je vous entretiendrai de cette partie de notre esprit qu'on appelle jugement. — Je vous souhaite le bon soir. Adieu, ma chère !

CINQUIEME DIALOGUE.

Du Jugement.

- H O R T E N C E .

LA matiere dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui, ma chère, est la plus délicate & la plus nécessaire à l'homme : c'est du jugement dont je vais vous parler.

Le jugement, suivant les philosophes, est une décision de l'esprit, sur le rapport qu'il apperçoit dans les objets de ses idées.

Lorsqu'il s'agit de juger, l'on a dans l'esprit deux idées du moins.

L'on compare ces deux idées.—
L'esprit apperçoit quelque rapport de convenance ou de différence dans les objets : il décide, & cette décision est ce qu'on appelle jugement. Par

C 2

exemple,

exemple, ces deux mots, "Dieu, juste," viennent s'offrir à mon esprit : ils font naître ces deux idées, l'idée de Dieu, & l'idée de juste.

Chaque idée me présente en elle-même son objet.

Je considère, j'approfondis l'idée de Dieu, & j'y découvre l'assemblage de toutes les perfections : j'y démêle un être qui assigne à chacun ce qui lui est dû.

Je considère, j'approfondis à son tour l'idée de juste, & j'y vois un être qui assigne à chacun ce qui lui est dû.

Je compare ces deux idées, pour en connoître le rapport.

Ce que j'apperçois dans l'idée de juste, je l'apperçois dans l'idée de Dieu : dans ces deux idées, c'est un être qui assigne à chacun ce qui lui est dû.

Je vois dans l'objet de la première, ce que je vois dans l'objet de la seconde.

Enfin,

Enfin, éclairée par la lumière des deux idées, je prononce sur la convenance de leurs objets : je décide, & je dis, “ Le premier mot renferme le “ second ; Dieu est juste : ” & ma décision est un jugement.

JULIE.

J’ai un plaisir infini à vous entendre, ma chère Hortence. La définition que vous venez de me donner du jugement est si lumineuse, qu’il faudroit être bien stupide, pour ne pas la comprendre. Mais l’esprit n’a-t-il pas des perceptions fausses, qui lui présentent les objets avec des circonstances, des qualités qu’ils n’ont pas ?

HORTENCE.

Affurément, ma chère ; en voici la preuve. Deux personnes voyent de loin une tour quarrée : elle paroît ronde à l’un & à l’autre, à cause de sa grande distance.

L’un, qui ne l’a pas vue de près,

C 3

juge

juge qu'elle est ronde, sur l'apparence ; l'autre, qui l'a vue de près, & qui fait qu'elle est quarrée, ne juge pas qu'elle soit ronde : autrement, il jugeroit tout-à-la-fois qu'elle est ronde, & qu'elle ne l'est pas.

Donc le jugement n'est pas la perception même : il la suppose, & c'est une seconde espèce de pensée.

Telle est encore la sensation qui nous fait voir un bâton comme rompu, dans l'eau, lorsqu'il est droit.

L'esprit qui juge des objets sur ces espèces d'idées, sur ces perceptions, donne aux objets des circonstances ou des qualités qu'ils n'ont pas.

Ainsi jugeons-nous qu'un bâton droit est rompu dans l'eau ; qu'une tour est ronde, lorsqu'elle est quarrée ; & c'est une erreur.

JULIE.

Mais, ma chère, dans les choses où nous avons intérêt, les idées ne sont pas

pas suffisantes pour prouver la justesse de nos sentimens.

H O R T E N C E .

Ce que vous dites-là, Julie, est très vrai. La justesse de l'esprit dépend alors de la droiture du cœur.

Toutes nos affections, nos sensations, nos passions, ne reçoivent leur force, que de l'esprit qui les juge bonnes ou mauvaises, suivant ses lumieres ; & qui, suivant ce jugement, les affoiblit, ou leur donne une nouvelle activité.

Par exemple, je me livre à l'ambition des honneurs & de la gloire, parce que je regarde l'estime des hommes comme quelque chose de nécessaire au bonheur de ma vie : mais si j'envisage l'ambition comme un mal, je fais tous mes efforts pour la détruire.

Ce qui nous prouve de quelle importance il est pour notre bonheur, de s'accoutumer de bonne heure à penser,

& à prendre une idée juste de chaque chose, afin de ne point se tromper, & de ne juger que par connoissance de cause.

Voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire du jugement. Demain je vous entretiendrai de la volonté.

SIXIEME DIALOGUE.

De la Volonté.

JULIE.

VOUS me promîtes hier, ma chère, que vous m'entretiendriez aujourd'hui sur la volonté : vous m'obligerez beaucoup de vouloir bien m'en donner la définition.

HORTENCE.

Rien ne me fera plus de plaisir, ma chère. La volonté est une puissance de l'ame, par laquelle elle détermine d'elle-même à chercher ce qui lui convient, & à agir d'une certaine maniere ; à faire une action ou à ne pas la faire : par exemple, j'ai dans le fond de mon ame deux facultés ; l'une, de connoître ; l'autre, d'aimer ou de haïr. Celle-ci est celle que j'appelle ma

C 5

volonté;

volonté ; celle-là est ce que je nomme mon esprit : c'est à-dire, mon ame, en tant qu'elle est susceptible de haine ou d'amour, est ma volonté ; que mon ame, en tant qu'elle est susceptible de connoissance, est mon esprit.

JULIE.

Continuez, ma chère Hortence, à m'éclairer de la sorte, & je ne désespère pas de vous suivre, & de voir dans les réflexions de votre esprit, ce qui se passe dans le mien.

HORTENCE.

Je suis charmée, Julie, que mes définitions vous plaisent ; je n'ai d'autre but en vous les communiquant, que de vous les rendre claires & intelligibles.

Malgré que ce soit toujours notre volonté qui détermine nos actions, cependant elle est fort souvent incertaine, parce que notre raisonnement n'est pas clair.

Ce

Ce défaut de netteté vient de notre ignorance: par exemple, je veux devenir heureuse, & pour parvenir à la félicité, je me livre aux plaisirs des sens, parce que je crois que ces plaisirs me la procureront, & que j'ignore le chemin qui y conduit.

Quel que soit le penchant des passions, la volonté peut résister à leur suggestion ; par conséquent nous sommes toujours libres d'agir.

Mais il n'est pas moins vrai que, lorsque la volonté cède aux impulsions du sentiment, elle est pour lors déterminée par la séduction ; & il faut convenir que la séduction est une espèce de violence, qu'il est bien difficile de surmonter.

Cependant, quoique plus à plaindre, nous n'en sommes pas moins coupables, parce que les passions ne peuvent s'em-

parer de nous qu'avec notre consentement.

Nous avons plus de force que de volonté ; & c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

Cependant rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses ; & si nous avons assez de volonté, nous trouverions toujours assez de moyens.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur la volonté. Demain je vous parlerai des passions. Adieu, ma chère !

SEPTIEME DIALOGUE.

Des Passions.

H O R T E N C E.

JE vous attends, il y a un peu de tems, Julie : asseyez-vous, s'il vous plaît.

Le sujet de cet entretien, comme vous en êtes prévenue, roulera sur les passions.

La passion est une agitation causée dans l'ame par le mouvement du sang & des esprits.

Mouvement, qui vient de la volonté, mais qui est impétueux, & qui tire l'ame de son assiette naturelle, & l'empêche de bien faire ses opérations.

Toute passion s'émeut sur l'apparence ou l'opinion d'un bien ou d'un mal.

Si c'est d'un bien, ce mouvement se

nomme amour ; si c'est d'un mal, il s'appelle haine.

Le bien est présent ou futur. Le présent est plaisir ; le futur est desir.

On peut se garantir en particulier des écueils d'une passion, en considérant les avantages d'une vertu contraire.

Est-il question, par exemple, de se précautionner contre l'humeur maligne de l'envie, qui nous sollicite à porter un jugement défavorable d'autrui ? Faisons attention que, lorsqu'on voit un homme qui se plaît à ouvrir les yeux sur le mérite des autres, à lui rendre justice, & à le faire observer, on dit, "Voilà le caractère le plus sûr d'une belle ame & d'un cœur véritablement généreux."

JULIE.

Mais, ma chère, si l'on m'attaque dans mon honneur, je suis en bute à la calomnie.

Le tempérament, l'impatience, l'imagination,

gination, & la passion, qui me portent à la vengeance, lui donnent quelque apparence d'équité, un air de noblesse & de grandeur d'ame. Que faire en pareil cas ?

H O R T E N C E.

Il faut alors, ma chère, que vous consultiez, & que vous écoutiez attentivement la raison & la religion : la raison & la religion vous disent que, puisque l'Etre Suprême met sa gloire à vous pardonner, il vous sied, il vous est glorieux même de pardonner ; & vous ne verrez plus que foiblesse dans la vengeance.

Au reste, les passions ont leur avantage ; elles nous portent aux grandes actions, quand elles sont bien réglées.

Elles fortifient le cœur & l'esprit ; elles nous excitent à nous rendre utiles à la société, par l'appas de l'estime & de la considération.

Les passions mêmes les plus folles
sont

sont utiles à l'harmonie de l'univers : elles ne sont nuisibles qu'à ceux qu'elles possèdent, & elles ne sont jamais mauvaises que par excès.

Admiron les talens & l'importance des passions : que feroit-on sans elles ? Le laboureur oisif laisseroit le soc inutile ; le pilote auroit horreur des dangers ; le riche armeroit son cœur d'un bouclier de fer ; le vulgaire impuissant périroit ; la tendresse des mères envers leurs enfans seroit éteinte ; les noms de père, d'époux, de frère, d'ami, ne seroient plus que de vains noms.

Mais, graces aux passions, les cœurs savent être sensibles malgré eux ; la mère s'attendrit sur ses enfans ; sa tendresse dévore tout, elle est maternelle.

Les passions sont connues des nations les plus barbares, qui sensibles aux mêmes revers que nous, témoignent ou feignent de témoigner, que l'humanité ne leur est point étrangère, & qu'elles

qu'elles sont prêtes de nous secourir dans nos malheurs ; & que du moins elles ne veulent point nuire à qui ne leur nuit pas.

Otez les passions, que deviennent les arts ? tout l'univers retombe dans l'antique cahos.

Rendez-les à l'homme ; les villes & les temples renaissent de leurs ruines ; la vertu même revient : vertu née pour habiter les passions ; vertu qui fait prendre d'elles ses plus brillantes couleurs : la tendresse dans les ames tendres ; la douceur dans les cœurs bien placés ; la hardiesse dans les ames guerrières ; l'équilibre si précieux dans tout ; & cette espèce d'immutabilité, qui la met au-dessus des circonstances de l'humeur.

Voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire sur les passions.

Adieu ! Demain je vous entretiendrai des foiblesses.

HUITIEME

HUITIEME DIALOGUE.

Des Foibleffes.

JULIE.

MA chère Hortence, je suis prête à vous écouter sur les foibleffes humaines.

Suivant moi, je crois que la fragilité est le penchant du tempérament, qui force (pour ainsi dire) nos actions, malgré les efforts de la raison qui s'y oppose.

HORTENCE.

J'aime à vous entendre raisonner avec méthode, Julie : vos idées sont si justes, que je n'aurai pas beaucoup de peine à vous faire comprendre ce que vous ne savez pas. La fragilité entraîne certainement notre volonté, plutôt qu'elle ne la détermine : c'est pourquoi

pourquoi elle est en quelque sorte excusable.

Car il est certain que nous pourrions vaincre nos penchans, si la passion ne les entraînoit par une lâche complaisance.

D'après cela, la fragilité consiste donc à céder aux penchans de la nature, malgré la raison.

Etre content de soi, est une foiblesse; en être trop content, est une sottise.

Mais une des causes de la fragilité parmi les hommes, est l'opposition de l'état qu'ils ont dans la société où ils vivent avec leur caractère.

Le hazard & les convenances les destinent à une place, & la nature leur en marque une autre.

Ajoutez à cette cause de la fragilité, les vicissitudes de l'âge, de la santé, des passions, & de l'humeur, auxquelles la raison ne se prête peut-être pas toujours assez.

On est soumis à de certaines loix, qui
nous

nous conviennent dans un tems, & ne font que nous désespérer dans un autre.

La foiblesse est le seul défaut qu'on ne sauroit corriger.

Les personnes foibles ne sauroient être sinceres, d'autant plus que la foiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

JULIE.

Ce que vous dites-là, ma chère Hortence, est bien vrai.

Il me semble que la foiblesse differe, suivant l'âge & l'état des personnes.

La foiblesse de la jeunesse est le plaisir, celle des vieillards l'avarice, & celle du petit peuple est la médisance.

HORTENCE.

Vous raisonnez juste, ma chère Julie; mais le sage surmontera toujours la foiblesse de la nature par la force de son esprit : car le triomphe de la vertu est de pouvoir pécher & ne le pas faire.

Cependant

Cependant l'homme fragile diffère de l'homme foible, en ce que le premier cède à son cœur & à ses penchans, & l'homme foible à des impressions étrangères.

La fragilité suppose des passions vives, & la foiblesse suppose l'inaction & le vuide de l'ame.

L'homme fragile pèche contre ses principes, & l'homme foible les abandonne : il n'y a que des oppositions.

L'homme fragile est incertain de ce qu'il fera, & l'homme foible de ce qu'il veut.

Il n'y a rien à dire à la foiblesse, on ne la change pas ; mais la philosophie n'abandonne pas l'homme fragile : elle lui prête des secours, & lui ménage l'indulgence des autres ; elle l'éclaire, elle le conduit, elle le soutient, elle lui pardonne.

Je crois que ce que je viens de vous dire-la, Julie, des foiblessees humaines,
est

est suffisant pour vous en donner une notion générale.

Demain je vous entretiendrai de l'orgueil. Adieu, ma chère !

NEUVIEME DIALOGUE.

De l'Orgueil.

H O R T E N C E.

BON jour, ma chère Julie ! je vous attends avec impatience afin de vous parler d'un vice qui n'est que trop commun parmi les hommes.

L'orgueil n'est autre chose que vanité, hauteur, amour propre : ces trois termes sont synonymes. Il n'y a point d'homme qui ne soit atteint de ce défaut ; mais il est plus ou moins odieux selon l'amour plus ou moins déréglé qu'on se porte à soi-même ; car c'est l'amour propre qui l'enfante : & les hommes ont puisés dans cette source corrompue le germe des passions qu'on voit éclore, avant l'âge, au fond de leurs cœurs. L'orgueil n'est donc qu'un

qu'un désir outré & insatiable de l'honneur & des louanges ; & la fierté en est l'éclat & la déclaration.

Nous ne respirons la volupté, la haine, la vengeance, que par amour propre. Les transports de la tendresse la plus vive ont moins pour objet une beauté accomplie que le plaisir qu'on se propose dans la possession de ses charmes.

JULIE.

Je crois, ma chère, que la haine que nous portons à ceux dont nous croyons avoir reçu quelque insulte, n'est autre chose qu'un amour excessif pour nos prétendues perfections ; & nous ne penserions certainement point à les en punir, si nous ne goûtions un plaisir délicieux dans le projet de la vengeance.

HORTENCE.

Ce que vous dites-là, Julie, est très-vrai ; car toutes nos joies, nos craintes,

nos

nos désirs, nos espérances, en un mot, tous les mouvemens de notre ame, ont l'amour propre pour premier mobile : l'envie & la jalousie en sont le désespoir.— Quel contraste monstrueux ! S'aimer éperduement lors même qu'on ne peut s'aveugler sur l'infériorité de son mérite.

L'arrogance est une espèce d'orgueil ; elle affecte & vante, avec hauteur & impudence, une supériorité qui n'existe souvent que dans l'imagination de celui qui ne s'en fait à croire, qu'à dessein d'en imposer aux autres. Ce vice est affreux, & attire l'indignation de la société.

La présomption est aussi une des branches de l'orgueil.

Je ne crois pas, ma chère, qu'il y ait de contraste plus bizarre dans la nature, qu'un pauvre & orgueilleux ; ignorant & plein de l'amour de

D

lui-

lui-même ; dans l'impuissance de tout, & arrogant ou présomptueux.

Chez l'Espagnol, non-seulement les gens de qualité sont atteints de ce vice plus que par tout ailleurs ; mais ce qu'il y a de plus ridicule, c'est d'y voir un artisan, & même le dernier des hommes, un vil mendiant, conserver, au sein de la misère, une démarche & un ton de confiance, qui semble l'élever au-dessus de son état. Pour preuve de ce que je viens de vous dire, je vais vous rapporter la réponse de ce gueux de Madrid. Un passant lui dit, pourquoi il préféreroit une lâche oïiveté à un travail utile ? — “ C'est de l'argent, & non des conseils, que je vous demande, ” lui dit ce fier gueux, en tournant le dos avec toute la gravité Castillane.

Il ne faut cependant pas confondre la fierté avec aucun des vices dont je

viens de parler : quoiqu'on fasse abus du terme, il ne doit se prendre dans sa véritable acception, que pour ce sentiment d'honneur, qui veut que nous ne dérogiions jamais à la dignité de notre naissance, ni à la décence de notre état.— Par exemple, supposez qu'on voulut donner pour époux, à une dame de condition, un homme obscur, mais qui a amassé de gros biens ; elle préfère une étroite médiocrité à une alliance indigne de son nom : ce n'est point chez elle, alors, ni orgueil, ni aucune des branches de ce vice, c'est noble fierté.

Adieu, ma chère ! Demain je vous parlerai de l'humilité.

DIXIEME DIALOGUE.

De l'Humilité.

H O R T E N C E.

C'EST de l'humilité que je me propose de vous entretenir aujourd'hui : c'est, ma chère Julie, un sujet bien digne de notre attention à tous égards.

L'humilité est une vertu, par laquelle nous sommes portés à aimer Dieu, jusqu'au mépris de soi-même : mépris qui fait que nous connoissant nous-mêmes, sans nous flatter, nous nous renfermons dans les bornes de ce que nous sommes, selon la vérité : & nous ne cherchons point à nous élever, ni dans notre esprit, ni dans celui des autres, au-dessus de ce que nous sommes : & comme de nous-mêmes
nous

nous ne sommes rien, que tout ce qu'il y a de bon en nous, vient de l'Etre Suprême : il s'ensuit delà, que l'humilité fait que nous ne nous glorifions de rien ; que nous ne nous préférons à personne ; que nous ne cherchons point l'estime, les distinctions, l'élevation ; que nous aimons la modestie & le silence.

JULIE.

Mais, ma chère, cette vertu, n'est elle pas un sentiment de l'imperfection de notre être, qui est ordinairement le fruit d'une longue & infructueuse recherche de la vérité ?

HORTENCE.

Vous raisonnez juste, Julie ; puisqu'il est certain que l'homme, dans l'ardeur de s'instruire, se trouve à chaque instant arrêté par l'impossibilité de découvrir les secrets de la nature.

D 3

On

On peut dire que celui qui a des perfections, & qui n'en tire pas vanité, est véritablement humble. Il n'appartient qu'à celui qui possède la sagesse d'être humble; l'ignorant ne s'imagine pas qu'on puisse aller au-delà de ses connoissances.

L'humilité est une vertu Chrétienne, qui nous fait sentir notre néant devant Dieu, & qui lui rapporte la gloire de toutes nos connoissances. L'humilité diffère de la modestie, en ce que celle-ci se contente de ne point s'élever, & celle-là se plaît même à se rabaisser; mais si l'humiliation a pour but l'élévation, alors c'est une espèce d'hypocrisie, ou plutôt une bassesse d'ame digne d'un souverain mépris.

Sans l'humilité, nous conservons tous nos défauts; & nous ne pouvons donner de véritables preuves des vertus Chrétiennes que par elle.

D'après

D'après ce que je viens de vous dire, ma chère Julie, vous voyez combien il nous est important de pratiquer cette vertu ; puisque c'est par elle que Dieu est honoré ; que c'est elle qui nous procure la paix de l'ame, & la bienveillance des autres hommes.

Voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire de l'humilité. Demain je vous entretiendrai de l'avarice.

DIALOGUE XI^{ème}.*De l'Avarice.*

JULIE.

JE vous ai prévenu aujourd'hui, ma chère Hortence. Je suis prête à vous écouter sur l'avarice ; malgré que ce soit un vice que je déteste à tous égards.

HORTENCE.

Il est vrai que vous m'avez prévenue, Julie. J'étois à consulter quelques auteurs sur l'avarice, afin de pouvoir vous en parler plus pertinemment.

Vous avez bien raison de détester ce vice : on ne sauroit l'avoir trop en horreur ! Pour vous en donner une juste définition, je vous dirai donc que l'avarice est l'amour dérèglé des biens temporels ; l'attachement immodéré du cœur

cœur pour les possessions terrestres. On reconnoit cet attachement illicite, quand on a une joie excessive de posséder ces objets d'une fortune passagère, ou qu'on s'afflige avec désespoir de les perdre, & d'en être privé ; quand on se les procure, ou qu'on les conserve, par des voies injustes, & opposées à la loi de Dieu ; quand on les recherche avec trop d'empressement, & qu'on les conserve avec cupidité ; quand on en use au-delà des bornes de la nécessité pour satisfaire à son orgueil, ou à ses plaisirs, ou à sa curiosité ; quand on ne donne point aux pauvres tout ce que l'on a de superflu. Les trahisons, les fraudes, les mensonges, les parjures, les inquiétudes, les violences, les endurcissemens du cœur, sur les misères des pauvres, sont la triste postérité de ce vice.

D 5

JULIE.

JULIE.

Il me semble, ma chère, que l'avare est plutôt une foiblesse du cœur qu'une erreur de l'esprit.

HORTENŒ.

Ce que vous dites-là, Julie, est incontestable. L'avare fait très-bien que les richesses ne font pas un bien, mais seulement un moyen de se procurer tout ce qui paroît contribuer au bien être de la vie. Cependant, il est assez pusillanime pour ne pouvoir se rassurer contre les frayeurs de l'avenir, & l'incertitude des évènements. Enfin, ce vice est si détestable qu'on peut dire, qu'il est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense.

On peut regarder l'avare comme un fripon, qui détourne un effet qui doit circuler dans le commerce ; & qui, par cette circulation, porte la fertilité & l'abondance dans la société. Il ne faut

faut cependant pas blâmer une honnête économie, l'on doit au contraire la louer.

Je conclurai par vous dire, que quand on a été une fois vaincu par l'avarice, on ne peut jamais sortir de ses fers.

Adieu, ma chère ! Demain je vous entretiendrai de la libéralité, vertu diamétralement opposée à l'avarice, puisqu'elle ne regarde les richesses, que pour en faire du bien.

DIALOGUE XII^{ieme},*De la Libéralité.*

JULIE.

JE suis prête à vous écouter, ma chère, sur la libéralité: c'est une vertu qui ne peut qu'être aimable à tous les hommes, puisqu'elle tire son origine de la bonté du cœur.

HORTENCE.

Vous avez bien raison, Julie, d'appeler cette vertu aimable; elle l'est effectivement.

Rien ne peut être au-dessus de cette belle disposition du cœur; d'autant plus, qu'elle a sa source dans la bienveillance, & que c'est par elle que nous sommes portés à faire part de nos propres biens aux hommes: mais pour que la libéralité soit dans l'ordre qu'elle doit être,

être, elle doit prévenir les demandes, quelquefois les espérances ; cependant, elle doit toujours avoir égard au mérite.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos ; & la facilité est la marque d'une belle ame.

JULIE.

Mais, ma chère, voudriez vous me faire le plaisir de me donner des règles sur la différence qu'on doit observer dans la distribution de ses libéralités ?

HORTENCE.

Ma chère, cette différence se doit faire ou par la nature des services, ou par la différence des personnes. Par celle des services, parce que s'il s'agit de l'honneur, de la vie, ou de toute la fortune d'un homme, il faut s'y porter avec bien plus de chaleur que s'il ne s'agissoit que d'un intérêt médiocre.

diocre.—Si un homme, par son propre mouvement, se porte à faire du bien par sa libéralité, c'est une action de bonté ; mais quand il a reçu un plaisir, la reconnoissance qu'il en a est une action de justice.

Un homme véritablement libéral n'estime l'opulence, qu'autant que par elle il est en état de subvenir à ses besoins, & de procurer le bonheur de ses semblables ; ce désintéressement comprend tout ce qui est nécessaire pour bien user des richesses.

En effet, un homme qui ne les aime point, ne concevra jamais de leur possession un ridicule orgueil ; & il sera fort éloigné de se faire un mérite de ce qu'il ne regarde pas comme un bien : il se préservera donc également, & d'une sordide avarice qui amasse & enfouit, & d'une aveugle prodigalité qui se répand en dépenses inutiles : il n'emploiera ce qu'il a acquis, que pour sa véritable

véritable utilité, pour le bien de ceux qui lui sont unis par les liens du sang & de l'amitié, & pour le plus grand avantage de la société : & c'est un bon usage des richesses qui lui fera donner le nom de libéral.

La libéralité étant une vertu dégagée de tout motif de vaine gloire ; elle ne se propose point pour but l'estime des hommes, mais l'accomplissement du devoir, le soulagement des malheureux, & le bien de la société. C'est par rapport au corps, qu'elle prend soin des membres ; & c'est en vue de l'utilité publique, qu'elle verse ses bienfaits sur les particuliers. Elle cesseroit d'être vertu, si elle n'étoit pas dans l'ordre : ainsi non seulement elle agit avec désintéressement, mais encore avec discernement & justice.

Je me rappelle d'un trait de libéralité bien frappant ; vous ne ferez pas fâchée, ma chère Julie, que je vous en fasse

faſſe ici la narration :—Une femme fort pauvre, mais qui avoit la conſolation d'avoir une fille aimable, & dont les graces modèſtes annonçoient la ſageſſe, ſe préſenta, avec cette jeune perſonne, à l'audience du célèbre Cardinal Fernèſe. Elle lui expoſa, qu'elle étoit ſur le point d'être renvoyée, avec ſa fille, d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvoient lui payer cinq ſéquins*, qui lui étoient dûs. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faiſoit connoître ſon malheur, fit aiſément comprendre au Cardinal qu'elle n'y étoit tombée, que parceque la vertu lui étoit plus chère que les richèſſes. Il écrivit un mandât, & la chargea de le porter à ſon Intendant : celui-ci, après l'avoir ouvert, compta ſur le champ cinquante ſéquins. “ Mon-

* Séquin eſt une pièce d'or d'Italie, qui vaut environ une demi-guinée.

sieur,” lui dit cette femme, “ je ne demandois pas tant à Monseigneur ; certainement il s’est trompé.” Il fallut (pour faire cesser la contéstation) que l’Intendant allât lui-même parler au Cardinal. Son Eminence, en reprenant son mandât, dit aux deux personnes qui étoient présentes : “ Vous avez tous raison, je m’étois trompé, le procédé de Madame le prouve ;”— & au lieu de cinquante séquins il écrivit cinq cens, qu’il engagea la vertueuse mère d’accepter pour marier sa fille.

Par cet exemple vous voyez, ma chère, qu’un homme libéral porte toujours ses intentions au-delà des désirs de l’indigent : il s’en tient au plaisir secret de faire du bien. Bien plus il fait ses largeffes de manière qu’elles n’ont souvent pour témoins que Dieu & celui qui les reçoit. Il donne de si bonne grace, qu’on ne fait si l’on doit être

être plus reconnoissant de sa libéralité, que de la manière dont elle est faite. En un mot, c'est l'ornement & le trésor de la société, qu'un homme d'une telle disposition.

Voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire de la libéralité. Demain je vous parlerai de l'envie. Adieu !

DIALOGUE

DIALOGUE XIII^{ième}.*De l'Envie.*

JULIE.

QUE j'aime à vous entendre, ma chère Hortence ! Vos narrations sont si justes & si énergiques, qu'elles pénètrent jusqu'à l'ame. Celle que vous me fîtes hier sur la libéralité me plut infiniment ; je crains bien que le sujet que vous avez à m'entretenir aujourd'hui n'ait pas le même effet : le nom d'envie seul me répugne.

HORTENCE.

Je fais bien, ma chère, que le sujet dont je me propose de vous entretenir n'est pas agréable ; cependant, pour faire chérir la vertu, il est absolument nécessaire de peindre les vices tels qu'ils sont, afin de les faire abhorrer.

L'envie

L'envie est certainement un vice des plus détestables : c'est une inquiétude de l'ame, causée par la considération d'un bien que nous désirons, & dont jouit une autre personne. L'envie est plus ou moins malheureuse, & plus ou moins blamable : en général, elle a quelque chose de bas ; car cette ombre rivale du mérite ne cherche qu'à le rabaisser, au lieu de tâcher de s'élever jusqu'à lui. Froide & sèche sur les vertus des autres, elle les nie ou leur refuse les louanges qui leur sont dues.

JULIE.

Mais, ma chère, si l'envie se joint à la haine, ne se fortifient-elles pas l'une l'autre ? Alors ce vice, n'est-il pas plus à craindre ?

HORTENCE.

Oui, certainement : la haine s'attache à la personne ; l'envie s'attache à l'état,

l'état, à la condition, à la fortune, au génie.

L'envie & la haine, jointes ensemble, multiplient les objets, & les rendent plus grand qu'ils ne sont ; mais l'envie est en outre un vice pusillanime, plus digne de mépris que de ressentiment.

L'envie est, de tous les vices, celui qui trouble davantage le repos de l'homme : c'est positivement une tristesse de la prospérité d'autrui ; une douleur secrète du triomphe de la vertu & du mérite. Est-il rien de plus malheureux, de plus injuste, & de plus vil, qu'un homme sujet à ce vice ?

Rien de plus malheureux, parce qu'il ne se passe point de jour qui ne lui fournisse de nouveaux motifs de chagrin ; la fortune se plaissant à faire sans cesse de nouveaux favoris. Rien de plus injuste, pour être heureux lui fait-

fait-on tort ? Rien enfin de plus vil ! car l'envieux s'attriste de notre bonheur.—Peut-on imaginer une bassesse d'ame plus digne de mépris ?

Un tel monstre devoit être banni de la société, comme indigne d'y vivre. La médifance, la calomnie, l'impof-ture, & la ruse, font auffi les compagnes inféparables de l'envie. L'envie employe auffi la flatterie ; & tandis qu'elle vous accable de louanges & de careffes, elle répand fecretement de faux discours contre vous, & cherche mille fouterreins pour vous perdre.

Enfin, l'envieux eft uniquement né pour lui-même : il ne prend aucune part dans les affaires les plus importantes de fes concitoyens ; il eft infenfible aux befoins des autres : mais ce qui eft encore plus abominable, eft, qu'il s'inquiète nuit & jour pour oppofer des obftacles à leur bonheur, afin
de

de faire échouër leurs entreprises ; & il n'ouvre son ame au plaisir, que lors qu'il voit périr son prochain.

JULIE.

Mais, ma chère, les deux effets de l'envie étant de s'attrister de la prospérité de son prochain, & de se réjouir de ses maux ; n'attaque-t-elle pas directement deux choses, la fortune & la vertu ? Or elle ne les attaque que parce qu'elles ne les possède pas ; & ne pas posséder ou la fortune ou la vertu, n'est ce pas être misérable ? D'après cela l'envie ne fera donc que le vice des misérables, & non pas de ceux que la fortune élève au-dessus des autres.

HORTENCE.

Ce que vous dites-là, Julie, est évident ; mais il faut que vous sachiez qu'il y a de deux sortes d'envie : l'une qui n'est qu'une simple tristesse du bien d'autrui, sans que nous ayons la présomption

somption de croire que ce bien nous soit dû ; & cette sorte d'envie est sans inquiétude, ou du moins n'en donne qu'une fort légère : mais il y a l'envie jalouse, qui se chagrine des biens qui arrivent aux autres, parce qu'on se croit soi-même les mériter ; & comme cette envie est proprement une jalousie d'ambition, elle est inquiète, & porte le trouble dans l'ame.

Pour se préserver de la violence de l'envie, il suffiroit de considérer l'envieux dans ses chagrins, dans ses ressources, & dans ses délices. Les objets qui donnent le plus de satisfactions aux ames bien nées, causent les plus vifs déplaisirs à l'envieux ; & les bonnes qualités de ceux de son espèce lui deviennent amères : la jeunesse, la beauté, la valeur, les talens, le savoir, &c. excitent sa douleur.—Triste état ! d'être blessé de ce qu'on ne peut s'empêcher

pêcher de goûter & d'estimer intérieurement.

Pindare, poëte Grec, a dit, que pour appaiser l'envie il ne faut pas pour cela abandonner la vertu : ce seroit acheter trop cher la paix avec cette passion lache & maline ; d'autant plus qu'elle illustre son objet, lors qu'elle travaille à l'obscurcir : car, à mesure qu'elle s'acharne sur le mérite supérieur qui la blesse, elle rehausse l'éclat de l'hommage involontaire qu'elle lui rend ; & manifeste davantage la bassesse de l'ame qu'elle domine. C'est ce qui faisoit dire à Themistocle, qu'il n'envioit point le sort de qui ne fait point d'envieux : & à Cicéron, qu'il avoit toujours été dans ce sentiment, que l'envie, acquise par la vertu, étoit de la gloire.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce vice : il me semble que ce que je vous en ai dit vous suffit pour vous

E

le

le faire détester. Demain je vous entretiendrai sur la pitié, qui est une vertu diamétralement opposée.

Adieu, ma chère !

DIALOGUE XIV^{ieme}.*De la Pitié.*

JULIE.

HE' bien, ma chère Hortence ! me voici disposée à vous entendre sur la pitié ; sur ce sentiment de l'ame qui nous porte à nous attendre à l'aspect d'un spectacle de misère & de souffrance.

HORTENCE.

Si vous êtes disposée, ma chère, à m'écouter, je ne le suis pas moins à vous faire part de mes lumieres.

Vous avez bien raison de nommer la pitié un sentiment de l'ame. Ce sentiment fait que nos entrailles se remuent pour le malheureux qui souffre, & nous déplorons son sort. Voilà un sentiment bien noble ! jusque là notre

compassion n'est que stérile, & ne mérite pas le nom de vertu : mais, si nous volons au secours de l'affligé, & que nous cherchions à le consoler, à le soulager, alors nous avons une pitié active, & nous sommes véritablement miséricordieux.

JULIE.

Rien n'est plus agréable, & plus conforme aux préceptes de l'Evangile, que le soulagement qu'on rend aux malheureux ; d'ailleurs les services que nous rendons à ceux qui sont tombés dans quelque infortune, sont (à proprement parler) des biens anticipés que nous nous faisons à nous mêmes.

HORTENCE.

Ces actes d'humanité ont encore plus de prix, lors qu'elles sont faites sans aucune vue d'intérêt. On voit tous les jours des grands, dont la jouissance & les richesses sont pour eux un état si bien affermi qu'ils n'apprehendent

hendent rien des caprices du sort, courir avec empressement au secours des foibles, prévenir les besoins de l'indigent, & taire leurs bienfaits. Leur pitié n'est certainement point intéressée : ce sont des ames compatissantes, par l'amour de leurs devoirs dans l'ordre de la nature ; & qui, si elles y ajoutent des moyens surnaturels, accomplissent pleinement le précepte de charité, " En quoi consiste la loi & les prophètes."

L'Etre Suprême a voulu que les hommes se prêtassent un mutuel secours, & que chacun détournât de son semblable les maux qu'il craindrait pour lui-même.

Le plus grand avantage qu'on puisse tirer des richesses, est de pouvoir faire du bien ; &, malgré que tous les biens soient périssables, celui que nous faisons à notre prochain ne périt jamais ; & quand la charité en est l'objet, elle a

la vertu d'en éterniser la mémoire. Ordinairement, les personnes qui s'attendent au moindre mal des autres, ont le cœur bien placé, & sont toujours prêtes à y porter du remède.

“ Il n'y a rien de plus glorieux,” dit St. Augustin, “ que de pouvoir, ni de plus louable que de vouloir soulager les affligés, & relever ceux que les misères ont abatus.”

Enfin, la pitié est une vertu, d'autant plus aimable qu'elle inspire des sentimens d'humanité envers les malheureux.

Il faut que je termine cet entretien. Il est tems d'aller souper. Demain je vous entretiendrai de la modération.

Adieu, ma chère !

DIALOGUE ^{XV^{ième}}

De la Modération.

H O R T E N C E.

BON jour, ma chère Julie! prenez un siège s'il vous plaît.

La modération, qui va faire le sujet de notre entretien, est une vertu qui sert à régler & à préserver à nos actions certaines bornes, au-deçà & au-delà desquelles la raison ne veut pas qu'elles aillent.

La modération & le sang raffiné, sont l'effet de la tranquillité, & de la froideur de sang, qui n'élevant au cerveau qu'autant d'ésprits qu'il lui en faut pour raisonner juste, lui fait prendre le parti de l'équité & de la douceur.

Les jeunes gens qui ont le sang bouillant, & ceux qui sont agités de quelque violente passion, ne connoissent pas la modération ; elle est volontier le partage de l'âge mûr.

JULIE.

Suivant ce que vous dites-là, ma chère, la modération n'est autre chose qu'une disposition de l'ame, qui la porte naturellement, & sans effort, à fuir tout excès.

HORTENCE.

Vous raisonnez juste, Julie ; c'est une vertu qui a son siège dans le tempérament.

La raison, l'habitude de réfléchir & de combattre nos passions, peuvent aussi nous rendre modérés : Socrate en est une preuve ; il étoit né violent & emporté, & la philosophie le rendit le plus doux des hommes.

Un

Un philosophe voyant un Athénien, qui, dans un mouvement de colère, maltraitoit son esclave—"Voilà," dit-il, "un esclave qui en frappe un autre."

Parole bien sensée ! qui nous fait comprendre le prix d'une ame qui fait se posséder !

Je me rappelle d'avoir lû, dans la Bibliothèque Orientale, un trait de modération bien frappant. Je vais vous le raconter :—Hussein, fils d'Ali VI. Calife des Musulmans, ayant été blessé par un esclave, qui laissa tomber par mégarde un plat de viandes chaudes sur sa tête, le regarda d'un œil assez fier, mais sans emportement : l'esclave se jeta à ses pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : "Le paradis est fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colère."—Hussein lui répondit, qu'il n'en ressentoit aucun mouvement. L'esclave continua

de réciter les paroles du même verset :

“ Et qui pardonnent à ceux qui les ont offensés. ” — “ Je te pardonne aussi, ” répliqua Houssein. Enfin, l’esclave achevant de prononcer les dernières paroles du texte : “ Dieu aime surtout ceux qui leur font du bien. ” — Houssein lui dit, “ Je te donne aussi la liberté, & quatre cens drames d’argent. ”

JULIE.

Voilà, ma chère, un exemple de modération bien digne d’être imité.

HORTENCE.

C’est cependant-là, ma chère, l’action d’un Turc. Ce procédé nous fait voir que ce peuple, que nous méprisons sans le connoître, n’est pas dépourvû de sentimens d’humanité.

Enfin, c’est la modération qui nous instruit en réglant nos études ; car l’avidité de tout savoir, de tout connoître, est le plus grand obstacle à la science ;

science ; cette avidité fait des demi-savants, qui deviennent insupportables à la société, par leur insuffisance.

L'universalité des talens & des connoissances est donné à très peu de personnes : rien n'annonce plus la médiocrité, que la prétention d'être universel.

Corneille n'étoit que poète—Locke n'étoit que philosophe—La Fontaine ne savoit faire que des fables. Le génie n'a qu'un talent marqué, l'esprit veut les avoir tous.

L'homme donc, pour vivre heureux, doit mettre un frein aux desirs, qui l'invitent à la recherche des biens particuliers ; c'est ce frein que j'appelle modération.

Adieu, ma chère ! Demain je vous entretiendrai de la chasteté.

DIALOGUE XVI^{ème}.*De la Chasteté.*

JULIE.

JE vous prie de m'excuser, ma chère Hortence, si je suis venue plutôt qu'à l'ordinaire ; l'envie que j'ai de me perfectionner m'a fait précipiter mes pas, & je suis disposée à vous écouter sur la chasteté.

HORTENCE.

Soyez persuadée, ma chère, que, bien éloignée de me fâcher, je suis, au contraire, bien aise de voir en vous cette noble émulation pour la science.

Le sujet dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui regarde la pureté des mœurs. C'est une vertu morale, qui consiste à ne rien dire, & à ne rien faire, qui puisse blesser la pudeur & la

la fidélité conjugale. C'est par cette vertu que nous modérons les plaisirs déréglés ; mais pour nous conserver cet état d'innocence, il faut éviter tout ce qui peut y être contraire, tels que les excès dans le boire & le manger ; la fréquentation des personnes déréglées ; la vue d'un objet indécent ; un discours équivoque ; une lecture deshonnête ; une pensée libre. La chasteté se trouve partout où la crainte de Dieu, & la vraie générosité, se rencontrent.

Cette vertu n'est pas moins recommandable chez les hommes que chez les femmes. Je vais vous citer quelques exemples à cet égard :—Antoinette de Pons, Marquise de Guercheville, inspira par sa sage résistance de l'estime à Henri IV. Roi de France, qui lui dit, “ Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le ferez de la Reine, ma femme.”

JULIE.

JULIE.

Voilà un trait, ma chère, bien noble, & bien digne du grand Roi Henry IV. ; & le procédé de la Dame fait voir, en même tems, que la vertu ne perd jamais son prix.

HORTENCE.

Voici un autre exemple de vertu, bien digne d'être mis au jour :—Scipion l'Africain ; après la prise de Carthagène, ville d'Espagne, ses gens lui amenerent une jeune Espagnole, qu'ils avoient fait prisonniere, de noble condition, & d'une rare beauté. On lui dit, qu'elle étoit promise en mariage à un jeune prince Espagnol, nommé Allucion. Scipion l'envoya chercher, avec les parens de la fille : “ Jeune prince,” lui dit-il, “ je fais la passion de cet aimable personne pour vous, je connois la votre pour elle, & j'ai appris que vous aviez dessein de l'épouser : je l'ai fait garder par des personnes

sonnes sûres, depuis qu'elle est en mon pouvoir; & je vous la remets aussi tendre, aussi fidèle, & aussi digne de vous, qu'elle l'étoit avant d'être entre mes mains." Allucion, ravi d'admiration, avoit apporté tous ses trésors pour racheter sa maîtresse, & força Scipion de les accepter : celui-ci dit, " Je les accepte volontiers, mais à condition que j'en ferai présent à votre épouse, & cela fera partie de sa dot."

Voilà, ma chère, une action bien digne d'un grand prince, qui n'avoit dans ce tems-là que vingt-sept ans. Il nous donna, par ce trait, des preuves bien convaincantes de sa prudence, de sa vertu, & de son désintéressement.

Alexandre le Grand ne fut pas moins vertueux à la vue de la femme & des filles de Darius.

Mais

Mais il n'y a point d'endroit sur la terre où la chasteté, cette vertu sublime, ait été plus respectée que dans l'isle de Scio, isle de la Grèce. Depuis sept cents ans, au rapport de Plutarque, l'on ne se souvient pas, dans cette isle, qu'aucune femme mariée eut manqué de fidélité à son mari, ni qu'aucune fille eut été deshonorée.

Je vais terminer cet entretien par vous dire la réponse laconique d'une Lacédémonienne, qu'on ne sauroit trop admirer :—Une femme d'Athènes lui demandoit, par maniere de reproche, ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari ? “ La chasteté,” lui répondit-elle.

Enfin, la chasteté est une vertu infiniment au-dessus de toutes les richesses & de toutes les beautés de corps & de l'esprit ; c'est un trésor qu'on ne sauroit

roit trop estimer pour le bien de la société.

Adieu, ma chère ! Demain je vous entretiendrai de la perfidie.

DIALOGUE XVII^{ième}.*De la Perfidie.*

H O R T E N C E.

LE sujet dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui, ma chère, est un vice qui a toujours été détesté de toutes les nations.

La perfidie est une infidélité préméditée, une imposture atroce, & une lésion totale des droits divins & humains. La perfidie est en outre une insigne mépris de la religion & de la probité ; dont elle emprunte souvent le voile pour cacher ses desseins, & pour porter des coups d'autant plus dangereux qu'il est moins possible de les prévenir.

JULIE.

JULIE.

Suivant ce que vous dites-là, ma chère, le perfide n'est qu'un traître, un déloyal, un homme sans foi.

HORTENCE.

Vous ne pouviez jamais mieux le définir, ma chère. On peut dire cependant, que la trahison est plus souvent employée par foiblesse, que par dessein prémédité de trahir. On aime les fruits de la trahison, mais on a en horreur & la trahison & le traître.

Lasthène, citoyen de la ville d'Olinthe, aida Philippe, Roi de Macédoine, à s'en rendre maître ; & se plaignant un jour à ce Prince, de ce qu'on l'appelloit traître : " Les Lacédémoniens," lui répondit Philippe, " sont des gens grossiers, qui nomment toutes les choses par leurs noms."

On peut dire que la perfidie est un monstre dans un état ; plus il est déguisé

guise plus il est à craindre, il est capable de toutes sortes de crimes.

Le parjure ne lui coute rien, la cruauté lui est familière, & les prétextes ne lui manquent jamais. Le perfide ne connoit rien de sacré; & il se sert de tout ce qui peut nuire à ceux pour qui il devoit n'avoir que du respect & des égards.

Je suis surprise que ce vice ait eu ses panégyristes, entre autres Machiavel, dans ses Leçons Politiques, qu'il donne aux Rois; dans lesquelles il tache de leur faire entrevoir, que pour se conserver & s'aggrandir, tout est permis; & que ce qui seroit dissimulation, fourberie, trahison, chez de simples particuliers, n'est chez eux (suivant ce système diabolique) que prudence, adresse, sage précaution.—Quelles horreurs!

Je ne m'étendrai pas plus au long sur une matiere qui déplaît, & qui nuit
toujours

toujours à la société. Demain j'aurai le plaisir de vous entretenir sur un sujet infiniment plus agréable, ce sera sur la bonté.

Adieu, ma chère !

DIALOGUE XVIII^{ieme.}*De la Bonté.*

H O R T E N C E.

BON jour, ma chère Julie ! comment vous portez vous ce matin ? Le tems est si beau qu'il seroit dommage de rester renfermées ; si vous souhaitez nous irons dans le jardin : j'ai fait porter tout ce qu'il nous faut dans le cabinet de jasmin.

J U L I E.

Je suis très-sensible, ma chère, à votre attention à mon égard. Je serai toujours prête à vous suivre, & surtout, lors qu'il s'agira de recevoir vos instructions. Le lieu que vous avez choisi est d'autant plus propre à l'étude, que personne ne pourra nous distraire.

H O R.

H O R T E N C E.

Puisque nous sommes à l'abri d'être interrompues, jouissons de ce moment utile, ma chère, pour suivre le fil de nos entretiens.

La bonté, dont j'ai à vous entretenir actuellement, est une pente émanée de l'ame, par laquelle nous sommes porté à faire du bien, & à en chercher l'occasion.

La bonté diffère de la bienveillance, en ce qu'elle est d'une signification plus générale, & que la bienveillance a un objet particulier : l'une est la cause, & l'autre l'effet.

Rien n'est plus rare que la véritable bonté ; ceux qui croient en avoir, n'ont ordinairement que de la complaisance ou de la foiblesse : ces sortes de gens sont méchants à force d'être bons.

La douceur qui vient de la pusillanimité ou d'indolence n'est point bonté.

Pour être bon, il faut savoir ne l'être pas toujours.

JULIE.

Je crois, ma chère, que la bonté consiste à pardonner aux foibles, & à savoir user de réssentiment envers les méchants.

HORTENCE.

Certainement, ma chère ; autrement ce seroit une bonté vicieuse, telle que celle dans l'exemple que je vais vous réciter.

Cosroes, Roi de Perse, donnoit un jour un festin aux grands du royaume. Un officier, qu'il avoit dépouillé de son emploi, prit sur le buffet un plat d'or, & l'emporta. Celui qui avoit le soin de la vaisselle fit des recherches, se plaignit. — “ Calmez vous,” lui dit Cosroes, “ celui qui a pris le plat ne le rendra pas ; & moi, qui l'ai vu prendre, je n'ai garde de découvrir le

le voleur." Quelques jours après, le même officier parut à la cour avec un habit neuf. Le Roi s'approcha de lui, & lui dit à l'oreille, " Est-ce mon plat qui vous a donné cet habit ? " " Oui, Seigneur," répondit l'officier ; & montrant ensuite le reste de son habillement tout déchirés, " Vous voyez," ajouta-t-il, " qu'il n'a fait les choses qu'à demi."

Cette bonté pourroit être tolérée chez un particulier ; mais dans un souverain, qui doit rendre justice à ses sujets, elle est déplacée ; d'autant plus, qu'une bonté qui encourage le vice est aussi dangereuse que le vice même.

JULIE.

Je crois, ma chère, que pour faire un bon usage de la bonté, il faut avoir des connoissances & du discernement : il y a des gens si bons qu'ils en sont bêtes. Tacite traite un certain Hor-déonius d'imbécile, parce qu'il étoit si

F

bon

bon qu'il n'avoit pas le courage de se faire obéir dans son armée.

H O R T E N C E.

Cette sorte de bonté n'est plus dans l'ordre. La véritable bonté consiste dans l'inclination qu'on a d'aimer les hommes : mais dans le cas d'Hordéonius, il pouvoit très-bien aimer ses soldats, sans cependant déroger à la discipline militaire ; c'est un défaut de jugement de sa part, qui ne doit point être imité.

C'est par la clémence, ou la bonté d'ame, que nous nous insinuons dans l'esprit & le cœur de ceux qui se sont écartés de leurs devoirs, & que nous les ramenons dans la voye de la justice & de l'ordre.

D'après cela la bonté est essentiellement requise au bonheur de la société, puisqu'elle en rassemble les membres égarés.

Il faut cependant prendre garde que la clémence ou l'indulgence ne dégénère en lâche complaisance, & la mansuétude en une douceur cruelle pour le particulier, & en une vicieuse indifférence pour l'ordre & le repos de la société. Ce feroit avoir alors une bonté fausse & mal entendue, dont on auroit tôt ou tard lieu de se repentir.

Voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire de la bonté. Demain je vous entretiendrai de la modestie. Adieu!

DIALOGUE XIX^{ieme.}*De la Modestie.*

JULIE.

LE plaisir & l'utilité que je trouve dans vos entretiens, redouble chaque jour mon impatience à vous entendre discourir sur de nouveaux sujets ; ainsi il me tarde de vous écouter sur la modestie.

HORTENCE.

L'on ne peut avoir trop d'impatience, ma chère, d'être instruit de ce qu'on doit savoir ; & vous me faites un plaisir infini de vous voir de cette disposition.

La modestie est une vertu qui nous enseigne à nous louer avec retenue, & à nous conduire, en tout, avec discrétion. Cependant la modestie n'est point

point d'ignorer ce qu'on peut être ou valoir ; ce seroit alors un défaut de discernement, qui exposeroit souvent à juger mal de soi-même & des autres ; ce seroit en outre une borne de mérite, & non un nouveau degré de perfection.

JULIE.

Suivant ce que vous dites-là, ma chère, ce seroit manquer de sincérité si lorsqu'on a des talens, on se disoit inférieur aux personnes qu'on fait ne pouvoir nous être comparées.

HORTENCE.

Sans doute, ma chère, il ne faut pas qu'une lâche complaisance nous porte à nous déprécier jusqu'à ce point ; ce seroit manquer de jugement.

L'homme véritablement modeste n'ignore point son prix ; malgré cela, il n'en conçoit aucun orgueil ; il ne méprise point ceux qu'il efface ; il ne cherche point à faire sentir aux autres

sa supériorité ; il s'apprécie ce qu'il vaut ; & se donne pour moins, non par des paroles, mais par ses manières & par sa conduite.

Un riche, un grand, une belle personne, n'ignorent point ce qu'ils sont, mais il est des riches & des grands modestes, au sein de l'opulence, & au sommet de la grandeur ; qui, loin de dédaigner ceux que la fortune a le moins favorisés, sont doux, affables à leur égard, & les honorent de leur amitié s'ils la méritent.

On voit des belles ne point tirer vanité de leurs attraits, & ne point se prévaloir sur celles qui leur sont inférieures en beauté ; on peut dire, qu'elles sont, en cela, véritablement modestes.

Il y a une modestie de langage, qui est d'une obligation indispensable ; mais elle consiste plutôt à ne point se louer qu'à se rabaisser.

Les

Les dames doivent surtout pratiquer la modestie : cette vertu rehausse infiniment le prix de leurs charmes.

Enfin, la modestie est une vertu qui a pour principe l'aversion sur la moindre apparence de vice, & la crainte de faire quoique ce soit, qui mérite réprimande.

Quant à la modestie dans les habits & dans les ameublements, on doit consulter là-dessus ses facultés, & surtout prendre garde de ne jamais sortir de son état, si l'on veut éviter le ridicule.

Adieu, ma chère ! Demain j'aurai le plaisir de vous entretenir d'une vertu bien digne de la société, qui est la douceur.

DIALOGUE XX^{ieme}.*De la Douceur.*

JULIE.

LA promesse que vous me fites hier, ma chère Hortence, de m'entretenir sur la douceur, m'est d'autant plus agréable que vous possédez cette vertu au suprême degré. Ainsi je ne puis attendre de vous que des choses bien agréables à cet égard.

HORTENCE.

Je suis dès plus sensible, ma chère, à la bonne opinion que vous avez à mon égard. Soyez persuadée que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la mériter.

La douceur est une vertu qui modère la colère ; c'est un certain procédé

cédé doux, qui a pour principe la modération.

Cette vertu nous porte à être complaisants ; elle nous fait déférer à la volonté d'autrui : c'est une qualité de tempérament, que l'éducation & la réflexion fortifient.

La douceur nous rend attentifs & prévenants dans le commerce de la société ; elle nous fait diffimuler les offenses ; elle chasse l'esprit de contradiction, & l'esprit satyrique : c'est la douceur qui nous donne ce ton affectueux du sentiment, qui nous concilie ceux qui vivent avec nous ; elle nous inspire la bienveillance, la bonté, la sensibilité, la reconnoissance, & l'amour de l'humanité.

JULIE.

Suivant ces nobles qualités, cette vertu doit être aimée de tout le monde : mais ce noble penchant à traiter ses

semblables ne procède-t-il pas d'une bonne éducation ?

H O R T E N C E .

Sans contredit, Julie ; Socrate (dont je vous ai parlé à l'article de la modération) en est une preuve bien palpable.

Monsieur de Bellegarde nous dit, qu'il y a une douceur d'esprit ; une douceur de cœur ; une douceur de mœurs ; une douceur de conversation ; une douceur de conduite, &c.

La douceur d'esprit consiste à juger des choses sans aigreur, sans passion, sans préoccupation de son propre mérite & de sa prétendue infailibilité.

La douceur de cœur à vouloir les choses sans entêtement, & d'une manière juste, qui ne nuise ni au droit des autres ni à l'ordre public.

La douceur de mœurs à se conduire par les grands principes, sans vouloir reformer

reformer les autres, surtout ceux dont on n'est pas chargé.

La douceur de conversation à proposer ses sentimens, sans vouloir contraindre personne à penser comme nous, & sans mépriser les vues qu'ils peuvent avoir.

La douceur de conduite à agir avec simplicité, sans entreprendre de contredire les autres.

Voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire sur la douceur. Demain je vous entretiendrai sur la vertu.

DIALOGUE XXI^{ème}.*De la Vertu.*

JULIE.

JE vous assure, ma chère Hortence, que votre narration sur la douceur m'a plu infiniment ; & je ne fais aucun doute que celle que vous allez faire sur la vertu ne soit encore plus intéressante ; ainsi, je suis prête à vous écouter, avec toute l'attention qu'un si digne sujet mérite.

HORTENCE.

Vous avez bien raison, ma chère. La vertu est effectivement le plus digne & le plus précieux joyau que l'homme puisse posséder.

La vertu, pour en donner une juste définition, n'est autre chose que la droiture de l'âme. L'homme vertueux est natu-

naturellement porté à fuir le mal, & à faire toutes sortes de biens.

C'est par la vertu que l'homme peut arriver au véritable bonheur, & à jouir d'une tranquillité & d'un contentement inaltérables. Mais quelque élevé que soit un homme au-dessus de ses semblables par l'autorité, par les richesses, ou par la supériorité des talens, il n'a point atteint la perfection de sa nature, & n'est pas heureux s'il est privé de la vertu.

L'homme vertueux n'est pas heureux en ce sens, qu'il possède un bonheur parfait; parce que la vertu ne donne point, dans cette vie, une joye parfaite & inaltérable.

La vertu ne nous rend pas inaccessibles à toutes sortes de peines & de sollicitudes, & c'est un bien que l'on peut perdre : mais l'homme vertueux est heureux en ce sens, qu'il possède un bonheur imparfait, puisqu'il jouit d'un
bien

bien qu'il peut perdre : il est vrai d'un bien qui ne tarit pas la source de toutes les peines possibles, mais d'un bien qui est le plus solide de la vie ; d'un bien dont la possession est toujours en notre pouvoir ; d'un bien qui a des douceurs ineffables & toujours sans remords ; d'un bien, enfin, que la plus belle espérance accompagne.

JULIE.

C'est définir la vertu, ma chère, avec toutes les graces dont la logique est susceptible. Que j'aime ces définitions claires & lumineuses, & qu'elles sont instructives ! Mais, ma chère, quels moyens faut-il employer pour être vertueux ?

HORTENCE.

Vouloir l'être est suffisant, ma chère. Que notre volonté se détermine toujours à remplir nos devoirs, nous voilà en possession de la vertu.

Mais

Mais pour donner à notre volonté cette force, de tendre toujours vers le bien moral, il faut que nous soyons vivement convaincûs de la frivolité des biens sensibles, & de l'excellence de la vertu ; & en résistant, avec toute la fermeté dont nous sommes capables, aux attraits séducteurs du vice. Enfoncés, hélas ! dans la matiere, nous sommes portés avec violence vers les plaisirs frivoles des sens.

Quel est notre sort, si dès les premiers jours de notre vie nous n'opposons une forte barrière à cette inclination vicieuse ? Elle acquiert, par le tems, une si grande force qu'elle devient presque insurmontable.

Il est donc de la dernière conséquence d'imprimer de bonne heure dans le cœur de la jeunesse les nobles sentimens de la vertu, afin qu'elle puisse se former l'heureuse habitude de faire le bien.

Je

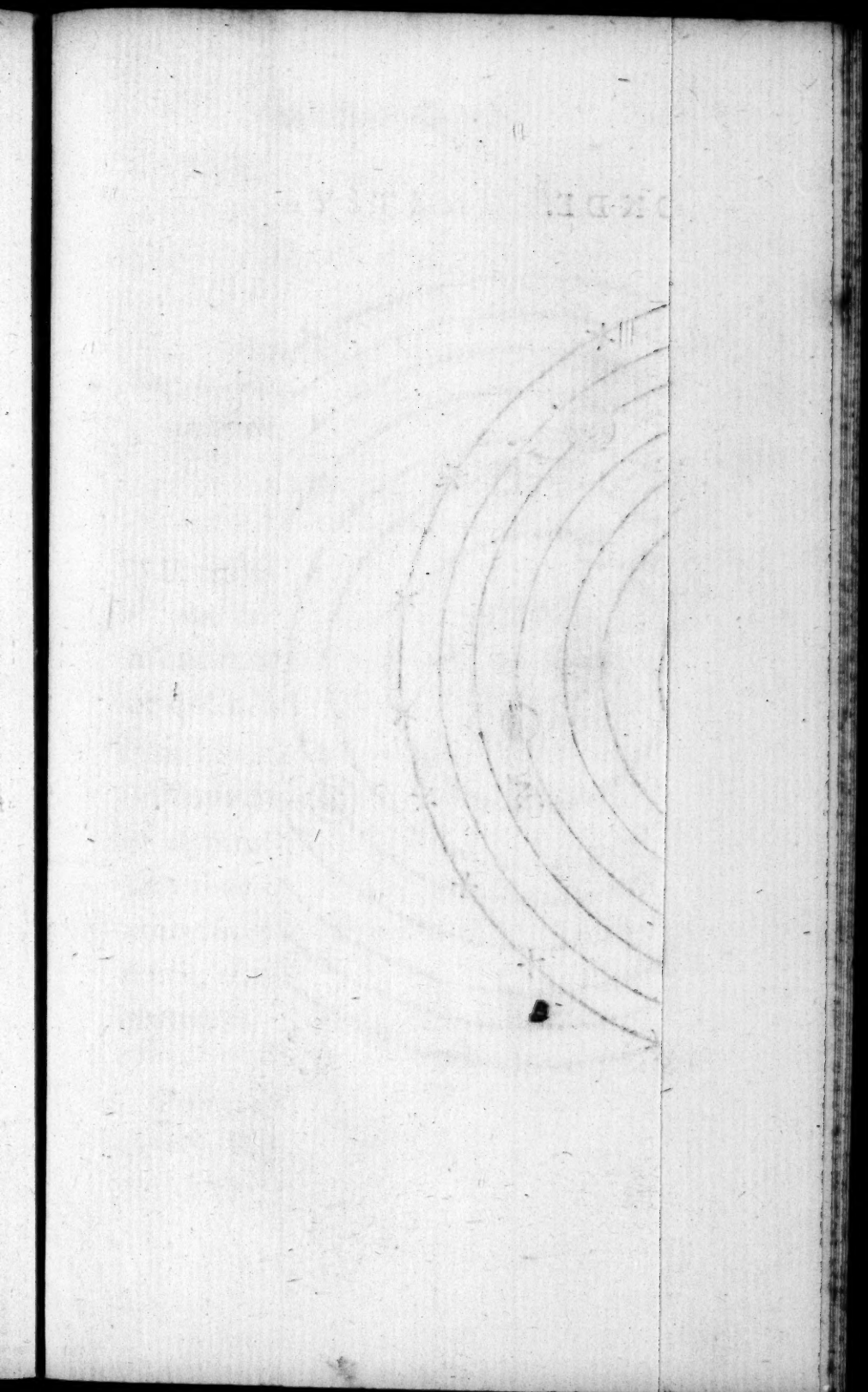
Je vais terminer ce dialogue par quelques vers sur la vertu, qui formeront la conclusion de nos entretiens sur la philosophie morale :—

O mérite ! ô vertu ! que vos charmes sont doux ?
Peut-il être ici bas un seul heureux sans vous ?
La fortune, il est vrai (trop bizarre déesse)
Vous voit avec dédain, vous traite avec rigueur ;
Et le vice orgueilleux nage dans la richesse,
Tandis que la vertu souvent est sans faveur.
Jupiter, quand tu fais cet étrange partage,
Es-tu juste ? & chacun reçoit-il son vrai lot ?
Oui, tu fais des humains le plus bel avantage :
Sans biens, sans opulence, un sage est toujours sage ;
Avec tout l'or du monde, un sot est toujours sot.

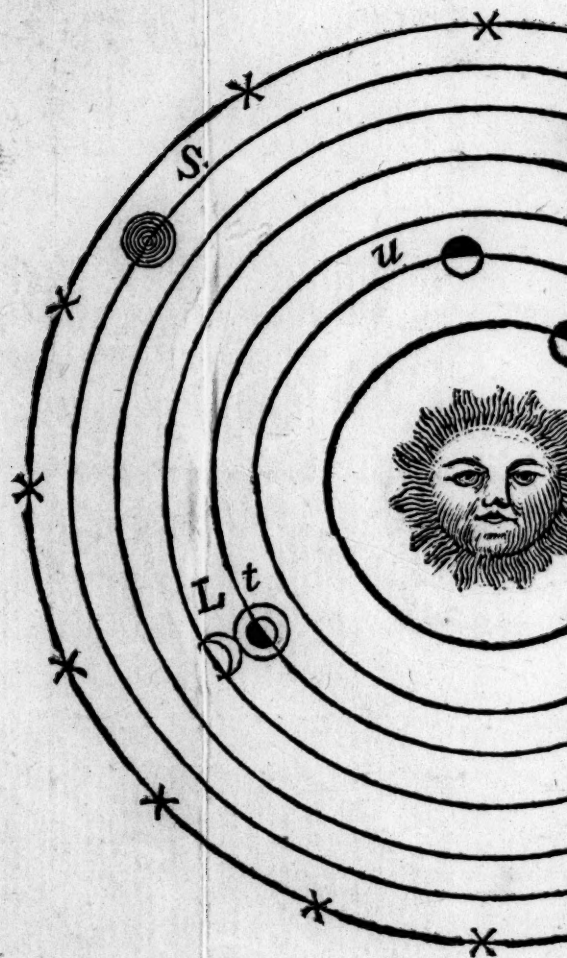
A notre première entrevue je vous entretiendrai de cette partie de la philosophie qu'on appelle physique, & qui a plusieurs branches ; & je terminerai cet ouvrage par quelques dialogues sur l'histoire naturelle.

Adieu, ma chère !

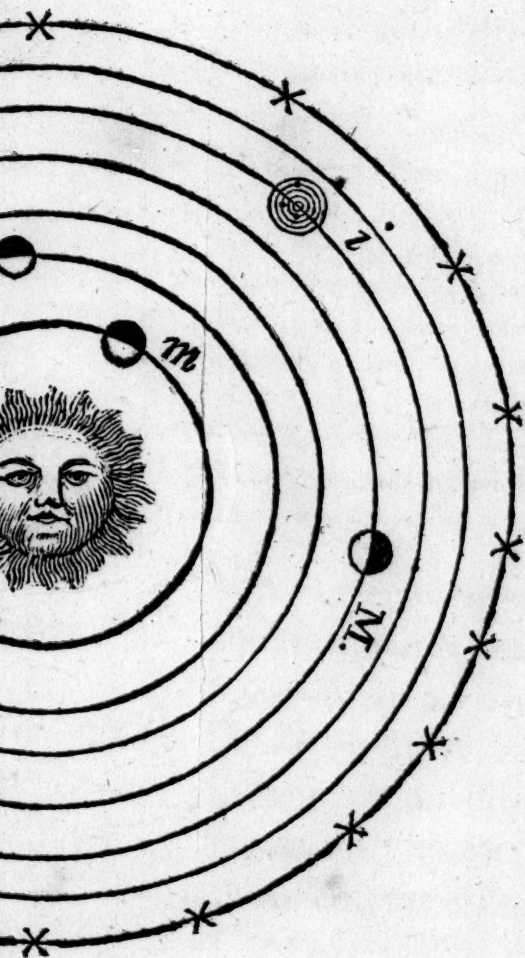
DIALOGUE



SYSTEME DU



E DU MONDE.





DIALOGUE XXII^{ième}.

Sur la Structure de l'Univers ; & premièrement sur le Système du Monde.

JULIE.

JE crains de vous avoir fait attendre, ma chère ; mais j'espère que vous m'excuserez, lorsque je vous aurai dit ce qui m'a retenu.

HORTENCE.

Vous êtes toute excusée, ma chère ; je ne prétends pas vous gêner au point de vous empêcher d'aller à vos affaires : vous avez sans doute été avec Madame, votre tante, faire quelques emplettes.

JULIE.

Point du tout, ma chère ; je viens de voir partir le ballon aux Thuilleries ;

ries : il y avoit un monde infini. Pourquoi n'y êtes-vous pas venue ?

H O R T E N C E.

Je ne saurois m'amuser de ces bagatelles.

J U L I E.

Comment, ma chère ! vous n'aimez pas voir un globe de taffetas, d'environ 80 piéds de diamètre, s'enlever en l'air, & emmener deux hommes avec lui ?

H O R T E N C E.

Ce sont là des jeux d'enfans. Le globe sur lequel nous marchons, qui a deux mille 8 cens 64 lieues de diamètre, & qui est suspendu en l'air, est bien plus digne de notre admiration.

J U L I E.

Comment, ma chère ! suspendu en l'air ?

H O R T E N C E.

Oui, Julie, suspendu en l'air : & je vais vous apprendre, par le systéme du monde

monde que je vais vous démontrer, qu'il y a des globes infinimens plus grands que la terre, qui sont aussi suspendus en l'air.

JULIE.

J'ai entendu souvent parler du système du monde ; mais, à vous dire la vérité, ma chère, je n'en fais que le nom ; ainsi vous m'obligerez infiniment de vouloir bien m'en donner l'explication.

HORTENCE.

Très-volontiers, ma chère. Malgré que le système solaire soit du ressort de l'astronomie, il nous est cependant bien permis, comme êtres pensants, d'en connoître le mécanisme.

L'uniformité qu'on apperçoit dans un si grand ouvrage mérite bien nos recherches, & l'harmonie qu'on y remarque est bien digne de la sagesse du Créateur, puisqu'elle porte le caractère de ses attributs.

Le

Le mot *système* signifie supposition. Il y a plusieurs systèmes du monde; mais celui de Copernic * est le seul qui soit reçu. Je vais vous en faire la délinéation géométrique, avec l'explication; pour vous le faire mieux comprendre.

Copernic soutient que le soleil est immobile au centre de l'univers, ainsi que vous le voyez dans la figure que j'ai tracé: que Mercure (*M*) fait sa révolution autour de cet astre en trois mois; & Vénus (*V*) en sept mois & demi; la Terre (*T*) en un an; qui est elle-même le centre d'un autre cercle, que la Lune (*L*) décrit en 29 jours & quelque chose de plus: le cercle qui suit est celui de Mars (*M*), qui le décrit en deux ans: le cercle de Jupiter (*J*) vient ensuite, & cette planète met 12 ans à le décrire: enfin, vient le cer-

* Né dans la Prusse ducale, en 1473.

cle de Saturne (S), qui employe 30 ans à faire une de ses révolutions autour du Soleil. Tous ces cercles sont enfermés dans une dernière sphère, qu'on nomme firmament, où sont les étoiles fixés.— Hé bien, ma chère, comment trouvez vous ce mécanisme ?

JULIE.

Je vous assure, ma chère Hortence, que je le trouve bien digne de son Auteur ; & je vous remercie beaucoup de la peine que vous avez prise à m'en faire la description.

DIALOGUE XXIII^{ième}.*Suite des Planètes.*

H O R T E N C E.

L'ON compte ordinairement 16 planètes : six principales, dont je viens de vous parler ; & dix autres qu'on nomme secondaires ; savoir, la Lune, qui tourne autour de la Terre ; les quatre satellites, qui tournent autour de Jupiter ; & les cinq satellites qui font leur révolution autour de Saturne.

J U L I E.

Je ferois bien aise actuellement, ma chère, si vous vouliez me faire le plaisir de me dire la grandeur des six principales planètes, leur éloignement du Soleil,

Soleil, & leur vélocité autour de cet astre.

H O R T E N C E.

Je le veux bien, ma chère ; je suis toujours prête à faire tout ce qui peut vous plaire.

Pour répondre donc à vos désirs, je vais commencer par Mercure, qui est la planète la plus près du Soleil : elle n'a qu'environ neuf cens lieues de diamètre, & sa distance du Soleil est d'environ 12 millions de lieues : elle tourne autour du Soleil avec une vélocité de 33 mille trois cens 33 lieues par heure ; & il fait (suivant Mr. Huygens *) neuf fois plus de chaleur dans cette planète que nous n'en ressentons

* Chétien Huygens naquit à la Haye en Hollande, le 14 Avril, 1629. C'est lui qui découvrit le premier un anneau, & un troisième satellite autour de Saturne, qui jusques-là avoit échappé aux yeux des astronomes.

dans la plus grande chaleur de l'été, ce qui est une chaleur assez grande pour faire bouillir de l'eau; conséquemment, il est naturel de s'imaginer que ses habitans (s'il y en a) ne fauroient être tels que nous sommes, puisque nos corps ne fauroient souffrir un tel degré de chaleur. Sa distance de la Terre est d'environ 29 millions de lieues.

De Vénus.

Vénus est à-peu-près de la grandeur de la Terre: sa distance du Soleil est d'environ de 20 millions de lieues; & son mouvement dans son orbe, autour de cet astre, est d'environ 24 mille lieues par heure.

De la Terre.

La Terre a, comme je vous l'ai dit, deux mille 8 cens 64 lieues de diamètre, & sa distance du Soleil est de 33 millions de lieues: sa vélocité dans son orbite,

orbite, autour du Soleil, est d'environ dix mille lieues par heure, ce qui fait environ trois cens lieues par minute. Le mouvement que la Terre fait autour du Soleil est ce qui occasionne les différentes saisons, le printems, l'été, l'automne, & l'hyver ; & conséquemment les différentes longueurs des jours & des nuits dans ces saisons. Et le mouvement que la Terre fait sur son axe en 24 heures est ce qui fait le jour dans ces parties qui sont tournées du côté du Soleil ; & la nuit dans ces parties qui sont dans l'ombre, ou opposées aux parties éclairées.

J U L I E.

Ma chère, cette vitesse m'effraye ; si par hazard la Terre, en allant ce train, venoit à s'échapper de son orbe, je craindrois d'être précipitée avec elle dans les flammes du Soleil.

G

H O R.

H O R T E N C E :

On ne craint pas le chute de Jupiter, dont le globe est beaucoup plus grand que la Terre. Pourquoi craindriez vous ? D'ailleurs l'Etre Suprême, en créant ces vastes globes, leur a donné des bornes, au-delà desquelles ils ne sauroient sortir.

De Mars.

Le diamètre de Mars est d'environ mille 4 cens 33 lieues : sa distance du Soleil est d'environ 41 millions de lieues ; & sa vitesse est à raison de 15 mille lieues par heure : & sa chaleur est trois fois moins que celle que nous recevons du Soleil.

De Jupiter.

Le diamètre de cette planète est d'environ 26 mille 6 cens 66 lieues : sa distance du Soleil est d'environ 141 millions

lions de lieues ; & sa vitesse autour de cet astre est à raison de 8 mille lieues par heure.

De Saturne.

Saturne a environ 20 mille lieues de diamètre : sa distance du Soleil est d'environ 259 millions de lieues ; sa vélocité autour de cet astre est d'environ 6 mille lieues par heure. Cette grande distance du Soleil nous fait croire que tout ne doit être que glace dans cette planète. Mais le plus surprenant phénomène qu'on remarque dans cette planète, est ce qu'on appelle son anneau : c'est un vaste corps de terre, de l'épaisseur d'environ 266 lieues, & 7 mille lieues de largeur ; qui, à la distance d'environ 7 mille lieues du corps de Saturne, est placé, comme une arche circulaire, autour de la planète, d'une figure à-peu-près comme ces grandes roues larges de bois, dans lesquelles des hommes ou des chevaux

marchent pour enlever de gros fardeaux, ou tirer de l'eau. Vous devez vous imaginer, ma chère, par la grandeur de Saturne, quelle doit être la circonférence de cette arche circulaire, qu'on appelle communément l'anneau de Saturne ? Je ne m'étendrai pas plus loin sur les planètes.

Adieu, ma chère ! Demain je vous parlerai du soleil & des étoiles fixes.

DIALOGUE

DIALOGUE XXIV^{ième}.

Du Soleil, & des Étoiles Fixes.

JULIE.

JE suis prête à vous écouter, ma chère, sur le soleil & les étoiles fixes.

HORTENCE.

Si vous êtes prête à m'écouter, je ne le suis pas moins à satisfaire votre curiosité à l'égard du soleil. Mais croyez vous, ma chère, qu'il y a une quantité prodigieuse de soleils ?

JULIE.

Comment ! une quantité prodigieuse ! cependant nous n'en voyons qu'un actuellement.

HORTENCE.

Je conviens de cela ; mais dans la nuit nous découvrons des étoiles in-

nombrables : & les physiciens prétendent que ce sont autant de soleils peut-être plus considérables que celui qui nous éclaire pendant le jour.

Le soleil est le centre de l'univers, le principe de la lumière & de la chaleur. Cet astre merveilleux, dont l'absence ou l'éloignement répand une espèce d'horreur dans la nature, mais dont le retour la ranime, couvrant la terre de moissons, de fleurs, & de fruits ; c'est lui qui dévoile à mes yeux ce que les objets ont de plus frappants : cependant il demeure (pour ainsi dire) dans les ténèbres, par rapport à mon esprit.

JULIE.

Vous avez bien raison, ma chère Hortence : ce bel astre me paroît effectivement incompréhensible.

HORTENCE.

Les personnes qui ne sont pas accoutumées aux calculs astronomiques
ne

ne peuvent pas manquer que d'être extrêmement surprises quand on leur dit la grandeur du soleil, qui par sa grande distance ne nous paroît pas beaucoup plus grand que la lune; mais ces personnes seront infiniment plus étonnées encore, quand on leur dira, qu'en regardant le soleil elles voyent un globe de feu liquide, dont le diamètre est égal à cent diamètres de la terre : en un mot, selon Monsieur Cassini, le globe du soleil est un million de fois plus grand que la terre.

JULIE.

Pouvez vous me dire, ma chère Hortence, de quelle nature est le soleil ?

HORTENCE.

C'est, ma chère (suivant ce qu'en disent les plus habiles astronomes) un océan immense de feu ; & ce feu semble être une matiere fluide enflammée,

G 4

qui

qui se nourrit d'elle-même sans se consumer. Enfin, ce globe est un fluide, puisqu'on y voit des taches, qui changent sensiblement de volume & de situation.

On soupçonne que ces taches sont des corps étrangers à la nature du soleil, qui nagent dans la substance même de cet astre, & qui sont rejetés à sa surface, comme les écumes de l'huile qui bouillonne.

On a vu des taches dans le soleil plus grandes que la terre.—Que dis-je ? Le 21 Décembre, 1719, il en passa une à midi, par le milieu du disque du soleil, laquelle fut trouvée, par Messieurs de l'Académie des Sciences de Paris, quatre fois plus grosse que la terre.

JULIE.

Je vous remercie, ma chère, de votre narration sur le soleil : je vous ferai
obligée

obligée de vouloir bien me dire actuellement sa distance de la terre ?

H O R T E N C E .

Vous serez plus surprise que jamais, Julie, quand je vous dirai que la distance du soleil à la terre est de 33 millions de lieues ; mais ce n'est rien à comparer à la distance des étoiles fixes : on les appelle étoiles fixes, parce qu'elles occupent constamment la même place dans le firmament. On les croit de même nature que le soleil, à cause de leur scintillation, qui est cet étincellement vif & continu qu'on leur remarque.

Les savans astronomes disent que la distance de Sirius * (qui est une étoile

* Qu'on appelle le grand Chien, ou Canicule (en Anglois, Dog-Star) qui se lève avec le soleil depuis le 24 Juillet jusqu'au le 23 Août ; & cette intervalle se nomme Jours Caniculaires, dans lesquels le soleil est en conjonction avec cette étoile.

fixe de la première grandeur) à la terre, est au moins 43 mille 7 cens fois plus grande que la distance de la terre au soleil : & Mr. Cassini * ne croit pas exagérer quand il donne à cette étoile un diamètre d'environ 33 millions de lieues. Vous voyez, ma chère, que cette grandeur, & cet éloignement, surpasse de beaucoup celui du soleil.

Platon & Aristote supposoient que les cieux se terminoient quelque part ; c'est-à-dire, qu'ils avoient des bornes : si cela étoit, on pourroit demander, qu'est-ce qui peut-être derrière ces bornes ?

Enfin, les plus éloignées des étoiles fixes que nous puissions voir avec le secours des télescopes, ne sont pas les plus éloignées dans les cieux ; cet instrument a ses limites aussi bien que nos yeux.

* Célèbre astronome, né au comté de Nice, d'une famille noble, le 8 Janvier 1625.

D'après

D'après cela, l'étendue de la création & des cieux semblent n'avoir point de limites ; ainsi les cieux paroissent infinis en espace, & les étoiles innombrables & immobiles. Comme elles sont véritablement autant de soleils, on peut leur supposer à toutes des planètes qui font leur révolution autour d'elles ; & l'espace étant ainsi remplie, est bien digne des hautes idées que nous avons du Créateur.

Voilà, ma chère Julie, ce que j'avois à vous dire sur la structure des cieux. Demain je ferai la cloture de nos entretiens, par l'histoire des abeilles & du ver-à-foie, que vous ne ferez certainement pas fachée de savoir.

Adieu, ma chère !

DIALOGUE XXV^{ème}.*Sur les Abeilles & le Ver-à-Soie.*

H O R T E N C E.

NOUS nous sommes assez promenées, ma chère, dans les cieux ; je vous en ai démontré l'harmonie. Jettons actuellement nos regards sur les productions de la terre : rien n'est plus admirable que la manière dont le Créateur a peuplé l'univers d'êtres vivans de tous genres ; & l'on peut dire que les insectes si vils en apparence sont un des principaux chefs-d'œuvres de la nature. Il nous faut voir que la grandeur & la sagesse du Créateur éclatent jusques dans ses plus petits ouvrages.

Il y a une infinité d'insectes ; l'air, la terre, & les eaux en fourmillent.

Le

Les uns sont aimables à voir, les autres hideux; ceux-ci bienfaisants, ceux-là nuisibles. Il en est quantité que nous voyons, mais il en est infiniment plus qui sont invisibles. Mais de tous les insectes, les plus singuliers, & en même tems les plus utiles que nous voyons, sont l'abeille & le ver-à-soie.

JULIE.

Ma chère Hortence, je ne fais auquel de ces deux insectes donner la préférence: l'abeille nous donne du miel, que j'aime beaucoup; & le ver-à-soie nous fournit de quoi faire les plus belles étoffes, dont j'aime aussi extrêmement l'usage.

HORTENCE.

Je m'apperçois, Julie, que vous aimez la friandise & la parure; la douceur du miel flatte votre palais, & la beauté des étoffes de soie vous enchante.

Quoi-

Quoiqu'il en soit, je vais commencer par vous donner l'histoire des abeilles. Leur ardeur, leur travail, & le bel ordre qu'elles observent entre elles, méritent bien que je leur donne la préférence.

Une ruche d'abeilles est comparée à une république, dont chaque sujet travaille au bien commun, & où tout est dans le meilleur ordre. On en distingue ordinairement une par sa couleur, par sa grandeur, & par sa taille ; c'est le roi. Ce roi est doublement le père de son peuple, puisqu'il fait faire régner l'abondance & l'ordre dans ses états, & qu'il a seul la fécondité en partage.

Parmi le peuple des abeilles, il y en a qui sont destinées pour aller recueillir sur les feuilles & les fleurs la cire & le miel ; d'autres pour recevoir la récolte, & pour élever l'édifice des rayons ;

ons ; d'autres pour le polir & le perfectionner ; quelques-unes pour empêcher les insectes indiscrets & téméraires de venir troubler l'ordre & le repos public.

Les abeilles qui recueillent la cire, la font passer dans une cavité, qu'elles ont aux deux dernières pattes. Quelquefois, pour enlever avec tous les poils, dont leur corps est couvert, de petites particules de cire, & se charger de tous côtés, elles se roulent sur les fleurs. Sont-elles arrivées à la ruche ? Elles se font entendre par un mouvement de leurs ailes ; & souvent d'autres viennent leur aider à se décharger, prennent la cire, la dérempent, la pétrissent, & la mettent en œuvre.

Ordinairement on commence l'édifice au haut de la ruche : il consiste en rayons. — Les rayons sont des plans perpendiculaires à la base de la ruche, & percés de quantité d'alvéoles. Les

alvéoles sont des exagones, ou de petites cellules à six côtés, propres chacune à contenir une abeille. A mesure que celles qui batissent les murs de la petite ville de cire avancent leur ouvrage, d'autres sont occupées à le perfectionner, à le polir avec leur ferres, contournent les angles d'une manière recherchée, aplanissent les surfaces, finissent les côtés & la base, mettent à tout la dernière main.

L'économie ramasse dans quelques alvéoles les parcelles superflues de cire, tandis que la prévoyance va chercher du miel.

Les abeilles qui sont chargées du soin de le recueillir, n'en consomment qu'une petite partie pour leur nourriture actuelle, emportant le reste dans une petite vessie, & viennent le déposer dans des alvéoles, qui sont comme les magasins publics, où le peuple trouve
en

en hyver, quand il lui plait, une douce nourriture.

JULIE.

Mais, ma chère, faites-moi le plaisir de me dire comment naissent les petits ; & comment les élève-t-on.

HORTENCE.

L'ordre qu'on observe à cet égard est admirable & majestueux. Le roi, ou plutôt la reine des abeilles, (car c'est la mère des abeilles) accompagnée de dix ou douze abeilles des plus considérables, & marchant d'un pas grave & posé, visite les alvéoles. On l'a vu entrer dans huit ou dix alvéoles de suite, & laisser dans chaque petite cellule un petit ver blanc, ou un œuf. Tandis que la grosse abeille est dans une alvéole, celles qui l'accompagnent sont disposées en cercle, & vous diriez, à voir l'action, l'air, les mouvemens du cortège, qu'il s'empresse à la caresser avec les pieds & la trompe,

&c.

& à lui applaudir sur sa fécondité. L'abeille féconde place dans de plus grandes alvéoles les œufs qui doivent donner des bourdons, & des rois ou des reines. Après quatre jours la chaleur de la ruche fait éclore les œufs en petits vers : quelques abeilles vont répandre sur ces petits vers une certaine liqueur ; les vers se dévelopent, on leur porte du miel pour les nourrir. Après huit jours on bouche les alvéoles avec des couvercles de cire fort minces. Environ vingt jours après la ponte, vous voyez de jeunes abeilles percer avec leur serres la porte de leur cellules, se faire des issues, s'envoler le même jour, attirées apparemment par l'odeur du miel & de la cire, recueillir sur les fleurs la cire & le miel, & déposer avec dextérité leur moisson dans les magasins de la ruche. A peine sont-elles nées qu'elles savent toutes les coutumes, tous les usages du

du séjour qui les a vu naître. Déjà elles sont aussi zélées pour le bien public, aussi habiles que celles qui ont vieilli dans l'exercice de tous les emplois, par où l'on peut passer dans l'empire des abeilles.

JULIE.

Mais, ma chère, deux effains, peuvent-ils vivre long-tems ensemble ?

HORTENCE.

Non, ma chère ; il faut que l'un cède, & à peine est-il sorti, que celui qui reste se dispose à la production d'un nouveau.

L'on travaille en été dans la ruche jour & nuit assez paisiblement ; mais le paix ne sauroit être durable parmi les hommes, régneroit-elle toujours parmi les animaux ? Il y a de tems en tems, parmi les abeilles, des combats singuliers ; & vers la fin de l'été, quand la recolte du miel n'est pas suffisante pour l'hiver, c'est quelquefois un combat

combat général. La vue des bourdons, que l'on soupçonne d'être les mâles, mais qui deviennent inutiles, irrite le peuple des abeilles ; & la colère de cette nation, toute sage qu'elle est, devient terrible. On les voit se jeter en foule sur les bourdons ; les chasser, ou les tuer : point de quartier ; la fureur victorieuse n'épargne pas même les petits des bourdons. On les arrache de leurs alvéoles ces petits, pour les mettre en pièce ; on les déchire impitoyablement : & bientôt vous voyez le pied de la ruche couvert de leurs membres épars.

Ma chère, ces observations font curieuses ; elles me touchent : je ne fais si elles font la même impression sur vous.

JULIE.

Pourroit-on voir sans surprise, ma chère, dans de si petits insectes, tant de prévoyance, tant d'industrie, tant d'amour

d'amour de l'ordre; des inclinations si pacifiques & si guerrières ?

H O R T E N C E.

On a fait des traités entiers sur les abeilles. Virgile, le prince des poètes Latins, les a chantées éloquemment.

Je vais vous parler actuellement du ver-à-soie.—Les vers-à-soie ont été apportés en Europe du pays de Serres dans les Indes, environ l'an 550 ; mais il n'y a pas si long-tems que leurs coques ont été filées en France.

Le Roi Henri II. Roi de France, né à St. Germain-en-Laye, en 1518, fut le premier qui porta des bas de soie.

Le travail du ver-à-soie est très-curieux ; d'abord, cet insecte n'est qu'un œuf déposé par un papillon. Au printemps la chaleur le fait éclore : il en vient un vermisseau ou petite chenille, qui grandit assez vite, & qu'on nourrit de feuilles de mûrier blanc. Quand

ce

ce ver a changé trois fois de peau, sa croissance est finie. Alors il file autour de lui un peloton de soie, qu'on appelle cocon, au milieu duquel il se forme une retraite dans une petite coque où il s'enferme. Là il devient nymphe ou crysalide, ensuite papillon. Parvenu à cet état, il perce sa coque, & il sort ; quelques jours après, la femelle fait sa ponte. Une seule peut donner plus de cinq cens œufs. On en garde ce qu'on veut pour l'année suivante. Tels sont les différens états par où passe le ver-à-soie.

Dans les lieux où l'on fait négoce de soie, comme en Perse, en Savoye, en Languedoc, en Provence, on met les vers-à-soie dans des chambres, où l'on a disposé des niches & des batons, auxquels ces vers puissent accrocher leur soie & leur cocons. On garde de ces cocons quelque quantité, pour en avoir des œufs, l'on jette les autres dans de
l'eau

l'eau chaude, où les vers meurent : on cherche ensuite les premiers filets des cocons ; on les joint les uns aux autres, & on les dévide. Il est admirable que toute la soie se sépare de suite, jusques à ce qu'il ne reste que les coques, dont la substance paroît comme un parchemin.

Les Persans, avant que de jetter les cocons dans l'eau chaude, les exposent au soleil, dont la chaleur tue les vers. Par ce moyen la soie devient plus pure & plus fine.

Adieu, ma chère Julie ! il faut que je parte pour aller à la campagne pour trois mois : à mon retour nous continuerons nos entretiens sur d'autres sujets, qui ne seront pas moins intéressants.

F I N.



